

KARTON

ALTERNATIVE MUSIC, DIY & PIRACY

15



FR/EN

KARTON ZINE

JANV. > AVR.
2024



Lors de notre dernier édito, nous rêvions d'une diffusion accrue des idées progressistes occupant les espaces partout, face aux idéologies d'extrême droite omniprésentes sur les médias mainstream. Vu la progression du conservatisme et des idées contre-révolutionnaires en France (sans parler du retour à la présidence des USA de Trump...), il est vrai que le futur fait peur. Et face à la puissance de diffusion des grandes radios, des grandes maisons d'édition et des chaînes de télé, on peut légitimement se sentir écrasés...

Même du côté d'internet, la bataille culturelle semble pencher du mauvais côté de la balance... Mais ici: plus d'excuses. Le match des médias indépendants est tout à fait jouable. Il s'agit certainement aussi du plus important, vu qu'il ne dépend que de nous. Et si les influenceurs «pop-fascistes» ont pris de l'avance, on ne peut que se féliciter des initiatives et du contenu de qualité se développant actuellement sur différentes

chaînes Youtube, TikTok, Twitch, Instagram... Pour en citer quelque-uns, en vrac et tous formats confondus: les discussions enflammées de Dany & Raz, les enquêtes de Street Press, les chroniques de Clément Viktorivitch, les reportages d'Off Investigation, les brèves de Cerveaux Non Disponibles, les interviews de Mathieu Burgalassi, les sujets de l'émission Rhinocéros, les shorts de Hoffman Wanderer (voir Karton #12...)... Tous ces travaux nous donnent de la force, et nous motivent encore davantage à développer notre magazine en continuant à enrichir son contenu. C'est une évidence: ensemble, on se sent plus fort.es.

Et de notre point de vue, pour faire entendre notre voix et entrer en résistance de façon plus audible: se soutenir les un.es les autres demeure une étape essentielle. Et si nous acceptons de ne pas être d'accords sur tout? De nous accorder sur l'essentiel pour combattre mieux nos véritables ennemis?

In our previous editorial, we dreamed of a soaring broadcast of progressive ideas to take over spaces everywhere against the omnipresent far right ideologies on most mainstream media. When we take into account the evolution of conservatism the anti revolutionary movement in France (not to mention Trump getting back in office in the USA...), it's safe to say that the futur is scary.

And facing the broadcasting powers of the big radios, big record labels and tv channels, it's fair to feel somewhat crushed.

Even on the internet's side, the cultural struggle seem to lean towards the wrong side... But here: no more excuses. The independent media's game is worth playing. It certainly also is the most important one because as of now it solely relies on us. And if the influencers "pop-fascists" got ahead of the curve, we can only congratulate ourselves for the initiatives, and

the good quality content on different YouTube channels, TikTok, Twitch, Instagram... To mention some of them in bulk all under different format, here are: Dany & Raz's blazing discussions, Street Press' investigations, Clément Viktorivitch's Chronicles, Off Investigation's reports, Cerveaux Non Disponible's briefs, Mathieu Burgalassi's interviews, Rhinocéros' program topics, Hoffman Wanderer's shorts (see Karton #12). All of these works give us strength and motivate us even more to continue to expand our magazine while extending its content. It is clear: Together, we feel stronger.

And from our point of view, to make our voices heard and hear resistance in the most audible way, supporting each other remains a crucial step. What if we tolerated not agreeing on everything?

To agree on the main aspects as to fight our true enemies better?



**TODAY LIKE TOMORROW:
LET'S OCCUPY SPACES!**

HAVE A GOOD READ.

**AUJOURD'HUI, DEMAIN:
OCCUPONS LES
ESPACES!**
BONNE LECTURE.

find more original content on our regularly updated website: karton-zine.com

SOMMAIRE

- 04 A D.I.Y Band – Divine Sentence
- 10 Tonk'Art – Veneno
- 20 A D.I.Y Experience – Tinaa
- 26 Review – Calcine
- 28 Worldwide Activists – Punk Against Capitalism
- 36 A D.I.Y Experience – Rabastock
- 44 Les interviews de Myrtille – Deadwood
- 52 Karton Rouge – Street Workout
- 58 The Playlist of... – Gaëtan Khönaar
- 59 Poster - Underdogs Festival #2
- 60 Quality Streets

EDITORIAL

Contributors:

Polka B., Alkistis, Nino Futur, Momo Tus, Reda, Myrtouille, Pinpin 30

Traductions:

Nino Futur, Momo Tus, Oihane

GRAPHICS

Cover & Portfolio: Veneno

Illustrations: Sal Paradise, Momo Tus, BecBec, Ziggy

Illus édito: Lucane Distro

Poster Underdogs: Marta Punxo

Poster Quality Streets: Arthur Perrin

Art Director: Ziggy



ZERO CHILL CLUB



PRICE: 5 €
CONTACT US ON:
karton.diy@gmail.com

www.karton-zine.com

NO RACISM,
NO SEXISM,
NO HOMOPHOBIA,
NO TRANSPHOBIA

A D.I.Y BAND

Dans ce vaste et fascinant microcosme qu'est le hardcore, il y a ceux qui ont des choses à dire et les autres. Divine Sentence, militants forcenés de la cause animale, viennent de Zurich et proposent une musique raw et radicale taillée pour nous mettre au pied du mur. Entretien avec Sofa, chanteuse du projet suite à leur concert

DIVINE SENTENCE

destructif dans un rade Toulousain.

Par Nino Futur.
Typos: Compagnon
& GT Haptik

Quand et comment avez-vous lancé le projet Divine Sentence ?

L'idée est venue lorsque Franz (basse) et Basil (guitare) ont commencé à discuter de leur amour pour xRepentance (Feu groupe de hardcore britannique connu pour son investissement pour le militantisme vegan, NDLR). Cette conversation a fait naître l'idée de former un groupe autour du véganisme. Ils nous connaissaient déjà, Noah et moi, car nous étions déjà actifs dans la scène. Lorsqu'on nous a contacté pour ce projet, tout le monde a immédiatement validé ! Le groupe a vu jour en 2021.

Comment décrirais-tu ton groupe aux gens qui n'y connaissent rien au hardcore ?

Si le metalcore de la fin des années 90 ne t'inspire rien, c'est juste une musique lourde et agressive abordant des thèmes tels que la souffrance animale, la politique et les injustices de ce bas monde.

Tes textes sont essentiellement centrés autour du véganisme, de l'exploitation et de l'écocide de la planète en cours. Depuis combien de temps es-tu vegan et comment l'es-tu devenue ?

Cela fait 3 ans. Pour avoir grandi avec une mère russe, je peux dire le véganisme n'était pas vraiment une option. Ce n'est que lorsque j'ai quitté le domicile et découvert la scène hardcore que j'ai commencé à y réfléchir sérieusement. Ce qui m'a vraiment poussé à le devenir à 100%, c'est

simplement mes amis. Je respectais leur mode de vie et je ne voulais pas les mettre mal à l'aise en mangeant des produits d'origine animale.

Arrives-tu à concevoir un futur plus positif à travers le véganisme ?

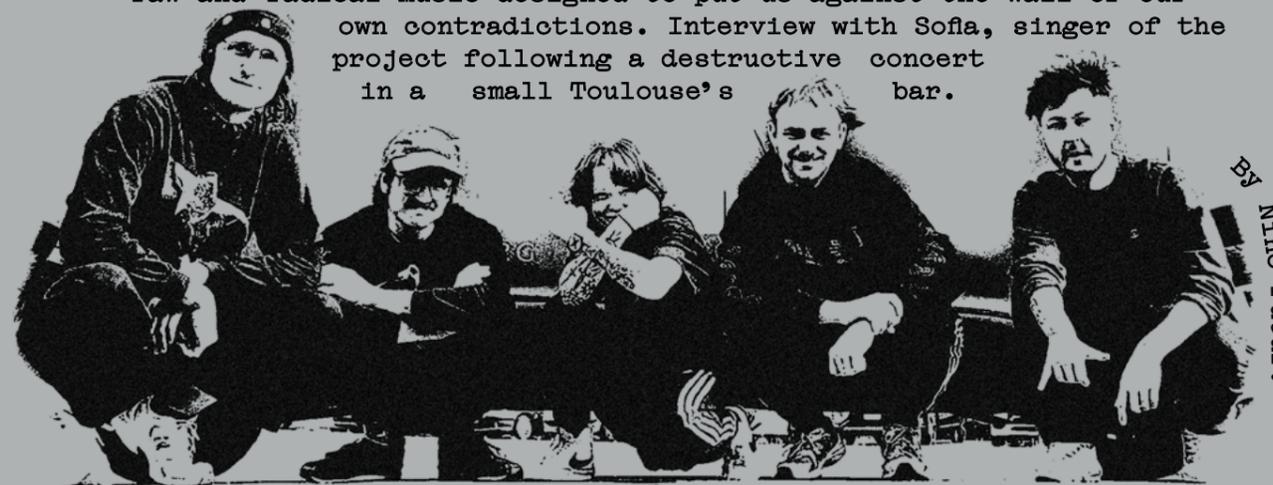
Je suis très compliquée lorsqu'il s'agit de penser positivement à quoi que ce soit, mais je dois l'admettre : oui, je crois que le véganisme peut jouer un rôle crucial dans la création d'un avenir positif. Le véganisme n'est pas seulement une question de régime alimentaire, c'est une position contre les systèmes d'exploitation et de destruction. L'élevage intensif est l'un des principaux facteurs du changement climatique. Il est époustouflant de voir que cette industrie, qui nuit à notre planète de tant de façons, continue de prospérer alors que la solution est sous notre nez : choisir un mode de vie végétal.

Le véganisme ne se résume pas à sauver la planète : il s'agit de créer un monde plus juste. Les ressources que nous gaspillons en nourrissant les animaux pourraient servir à nourrir des milliards de personnes. C'est une vraie responsabilité.

Le hardcore est un genre musical très « niche », que l'on voit dernièrement devenir de plus en plus important. Comment percevez-vous ceci depuis la Suisse ?

La scène hardcore suisse est petite mais passionnée, avec un petit groupe soudé qui

In this vast and fascinating microcosm named hardcore, there are those who have things to say and the others. Divine Sentence, devoted activists for the animal cause, come from Zurich and offer raw and radical music designed to put us against the wall of our own contradictions. Interview with Sofa, singer of the project following a destructive concert in a small Toulouse's bar.



When and how did you started the Divine Sentence project ?

The idea came when Franz (bass) and Basil (guitar) started discussing their love for xRepentance (A split-up British hardcore band known for their investment in vegan activism, ED). This conversation gave birth to the idea of forming a band around veganism. They already knew us, Noah and me, because we were already active in the scene. When we were contacted for this project, everyone immediately validated ! The band was born in 2021.

How would you describe your band to people who don't know shit about hardcore ?

If 90s metalcore doesn't ring you any bell, it's just heavy, aggressive music that addresses themes such as animal suffering, politics and injustices in this world.

Your lyrics are mainly centered around veganism, exploitation and the ongoing ecocide of the planet. How long have you been vegan and how did you become ?

I made the decision to become vegan 3 years ago. For growing up with a Russian mother, I can say that veganism wasn't really an option. It wasn't until I left home and discovered the hardcore scene, I started to think about it seriously. What really pushed me to become 100% was simply my friends. I respected their lifestyle and never wanted to make them feel uncomfortable by eating animal products.

Can you figure a more positive future through veganism ?

I'm very complicated when it comes to thinking positively about anything, but I have to admit : yes, I believe that veganism can play a crucial role in creating a positive future. Veganism is not just about diet, it is a stance against systems of exploitation and destruction. Intensive cattle farming is one of the main factors of climate change. It's mind-blowing that this industry, which harms our planet in so many ways, conti-



la maintient en vie malgré les années. Zurich semble souvent moins intense que des villes plus petites comme Soleure, qui a une scène locale plus forte grâce à Deconvolution. On remarque pas mal de nouveaux visages qui créent leurs propres groupes.

Divine Sentence, pourquoi le choix d'un tel nom de groupe ?

Je me souviens que nous étions tous en train de réfléchir à un nom, quand j'ai lancé cette suggestion au hasard. Étonnamment, tout le monde a été séduit. Le plus drôle, c'est que cela a fini par avoir une signification plus profonde pour nous. Divine Sentence représente plus qu'un simple nom de groupe: il reflète la conviction que le véganisme n'est pas seulement un choix de vie, mais un impératif moral. C'est un engagement envers des valeurs plus élevées de compassion, de justice et de respect.

On trouve dans vos textes beaucoup de références bibliques et l'utilisation d'un champ lexical religieux récurrent rappelant justement des groupes comme xRepentance. Êtes-vous des personnes croyantes où est-ce juste un choix esthétique ?

Nous ne nous considérons pas comme croyants au sens traditionnel du terme: la plupart d'entre nous sommes athées ou agnostiques. L'utilisation de références bibliques et de thèmes religieux dans nos paroles ne signifie pas l'adhésion à une foi, il s'agit plutôt d'utiliser un langage et une imagerie pour transmettre un message plus percutant.

Durant votre concert, tu as pris la parole à propos du sexisme et des comportements misogynes ancrés dans la scène, on peut également lire sur vos réseaux «Female Fronted is not a genre» (une femme au chant n'est pas un style NDLR). Quel état des lieux de la scène ferais-tu sur ses aspects les plus sexistes ?

L'affirmation autour du «female fronted» est toujours valable, ce n'est pas un genre et ne le sera jamais. Je n'ai aucun problème avec les groupes qui s'en revendiquent, mais cela ne définit pas ta musique. En ce qui concerne la scène, nous avons fait des progrès, mais la route est encore longue. Le hardcore se prétend lutter contre les discriminations, mais tout comme dans la société, il n'est à l'abri de rien. La réalité est qu'il y a encore tellement de cas d'abus...

Des blagues, aux commentaires, en passant par la sexualisation, jusqu'aux violences sexuelles... C'est épuisant de continuer à dénoncer des comportements, et les femmes ne devraient pas être seules à le faire. Les gars, il est temps d'agir. Faites preuve de diligence, confrontez vos amis lorsque vous entendez/voyez des conneries. Nous ne devrions pas avoir à continuer à vous demander d'être des alliés.

Un des dilemmes éternels du hardcore est la question autour des danses violentes, et d'un pit monopolisé par les hommes. Comment perçois-tu cette problématique en tant que personne queer de la scène ?

Le hardcore a longtemps été associé à la masculinité toxique et au machisme, et oui, c'est toujours un problème. Cependant, je pense qu'il est important de reconnaître que le pit ne doit pas être défini ainsi. Personnellement, je n'ai jamais été ciblée dans le pit parce que je suis une femme, mais je suis consciente que certaines personnes abusent de cet espace pour exprimer leurs frustrations, parfois en ciblant intentionnellement des personnes. Ce genre de comportement est inacceptable.

En fin de compte, la fosse et le hardcore doivent être plus inclusifs. Respectez l'espace. Si vous êtes là pour vous amuser, lâchez-vous et frappez vos potes. Mais si vous êtes là pour intimider, vous passez à côté de l'essence même du truc.

De fait que le hardcore est une musique intrinsèquement politique, êtes-vous entrés en politique par ce biais là ? vous-a-t-il ouvert des portes au militantisme ?

La sphère de gauche autonome étant plutôt organisée en Suisse...

Aucun d'entre nous n'est directement impliqué dans un mouvement de gauche autonome (autant que je sache) ni à un parti, ou squat. Cela dit, nous avons déjà joué dans divers lieux autonomes, collecté des fonds pour des organisations de protection des animaux, et nous nous mobilisons très souvent en manif. La gauche ici est assez organisée c'est vrai, beaucoup d'activités d'éducation politique, d'événements culturels, que ce soit dans des squats ou dans d'autres espaces. Malheureusement, Zurich a récemment perdu son espace autonome le plus important, le Koch Areal, mais de nombreuses personnes travaillent dur pour combler le vide.

nues to thrive while the solution is right under our noses: choosing a plant-based lifestyle. Veganism is not just about saving the planet: it's about creating a more just world. The resources we waste by feeding animals could be used to feed billions of people. It's not just an option, it's a responsibility.

Hardcore is a very niche genre that we've seen become more and more important lately. How do you perceive this from Switzerland ?

The Swiss hardcore scene is small but passionate, with a small, tight-knit group that keeps it alive despite the years. Zurich often seems less intense than smaller cities like Solothurn, which has a stronger local scene thanks to Deconvolution. We're seeing a lot of new faces starting their own bands.

Divine Sentence, why did you choose such a name ?

I remember we were all brainstorming for a name when I randomly threw out this suggestion. Surprisingly, everyone was hooked. The funny thing is, it ended up having a deeper meaning for us. Divine Sentence is more than just a band name: it reflects the belief that veganism is not just a lifestyle choice, but a moral imperative. It is a commitment to higher values of compassion, justice, and respect.

There are a lot of biblical references and the use of a recurring religious lexical field in your lyrics, which is reminiscent of bands like xRepentance. Are you religious people or is this just to fit to an aesthetic ?

We don't consider ourselves believers in the traditional sense: most of us are atheists or agnostics. Using biblical references and religious themes in our lyrics doesn't mean adhering to a faith, but rather using language and imagery to convey a more impactful message.

During your concert, you spoke about sexism and misogynistic behaviors rooted in the scene, we can also read on your networks «Female Fronted is not a genre». Which statement of the scene would you make on its most sexist aspects ?

The statement around «female fronted» is still valid, it is not a genre and never will be. I have no problem with bands that claim it, but it does not define your music. As for the scene, we have made progress, but the road is still long. Hardcore claims to be anti-discrimination, but just like society, it's not immune to anything. But the reality is that there are still so many cases of abuse. From jokes, comments, to sexualization, and sexual violence...

It's exhausting to keep calling out behavior, and women shouldn't be the only ones doing it. Guys, it's time to take action.





Si vous
êtes là pour
intimider, vous
passez à côté de
l'essence même
du truc.

Vous voilà lancé.e.s pour un beau run à travers l'Europe, comment vivez-vous l'expérience jusque-là?

Nous avons rencontré un nombre incroyable de belles personnes, renoué avec de vieux amis, faits de nouveaux, avons joué avec des groupes géniaux et avons été soutenus par les personnes les plus merveilleuses et les plus attentionnées qui soient. De ceux qui ont booké des concerts pour nous, nous ont donné à manger, nous ont permis de dormir chez eux ou sont simplement venus nous supporter nous vous en sommes tellement reconnaissants!

Au cours de cette tournée, nous avons voyagé plus loin que nous n'avons jamais été en tant que groupe (Vigo), et avons atteint notre point le plus au nord de la map (Glasgow).

Quelques groupes Suisses à suivre de plus près?

Deconvolution, Fever Dreams, Excoriated, Decay Remains, Rümex, Cancel, GOELDI, Disinclined gardez vos oreilles pour Hoarah!

Thanxxx!

Be diligent, confront your friends when you hear/see bullshit. We shouldn't have to keep asking you to be allies.

One of the eternal dilemmas of hardcore is the question around violent dancing, and a pit that is increasingly dominated by men, how do you perceive this issue as a queer person in the scene?

Hardcore has long been associated with toxic masculinity and machism, and yes, it is still an issue. However, I think it is important to recognize that the pit should not be defined in this way. Personally, I have never been targeted in the pit because I am a woman, but I am aware that some people abuse this space to express their frustrations, sometimes intentionally targeting people. This kind of behavior is unacceptable. Ultimately, the pit and the scene need to be more inclusive. Respect the spaces. If you're here to have fun, let loose and beat up your friends. But if you're there to bully, you're missing the point.

Since hardcore is a politically inspired music, did you get into politics through this? Did it open doors to activism for you? The libertarian left sphere being rather organized in Switzerland...

None of us are directly involved in an autonomous left movement (as far as I know) or in a group, or squat. That said, we have already played in various autonomous places, raised funds for animal protection organizations, and we mobilize very often at demonstrations.

The left here is quite organized, it's true, a lot of political education activities, cultural events, whether in squats or other spaces. Unfortunately, Zurich recently lost its most important autonomous space, the Koch Areal, but many people are working hard to fill the void.

Here you are on a nice run across Europe, how are you feeling it so far?

We have met an incredible number of wonderful people, reconnected with old friends, made new ones, played with some amazing bands and been supported by the most wonderful and caring people. From those who booked shows for us, fed us, let us sleep in their homes or just came to support us we are so grateful.

On this tour we have travelled further than we have ever been as a band (Vigo) and reached our most northerly point on the map (Glasgow).

Some Swiss bands we definitely have to check out?

Deconvolution, Fever Dreams, Excoriated, Decay Remains, Rümex, Cancel, GOELDI, Disinclined keep your ears peeled for Hoarah!



Tonk' ART TOENENO

NANTES, FR



Nous avons eu la chance de nous entretenir avec Veneno, graffeuse militante et membre active du mouvement Black Lines ! Actuellement basée à Nantes, elle a auparavant fait ses armes dans la gravure aux côtés du crew ASARO, une assemblée d'artistes révolutionnaires de Oaxaca au Mexique. Un parcours international passionnant, liant constamment production artistique et luttes sociales !

Un grand merci à elle pour cette superbe couv' !

Propos recueillis par Polka B.
Typo : Temeraire.

Comment as-tu découvert le graffiti, et qu'est ce qui t'as poussé à t'y mettre ?

J'ai toujours dessiné depuis petite. J'ai découvert le graffiti quand j'avais 13 ans. On m'avait offert le livre *Kapital*. Quand je faisais des allers-retours à Paris pour voir ma famille, j'en voyais beaucoup et cela me fascinait. L'outil aussi. La spray te permet de peindre de grands espaces... Cela m'a tout de suite intéressé. J'ai vraiment commencé en 2006.

Tu as dit avoir été influencée par Alex des MAC et Mode2 à tes débuts. Pourquoi as-tu été d'abord attirée par le réalisme et le figuratif ?

A l'époque c'était vraiment la technique qui m'impressionnait. J'hallucinai de voir des choses si réalistes représentées sur de grands formats. Aujourd'hui je vois les choses différemment. J'essaie aussi d'avoir un certain niveau de technique, mais ce sont les émotions qui m'intéressent. Les gravures de Gustave Doré m'ont beaucoup influencé. Cette place du noir dans le dessin, avec des références comme *Sin City*... J'aime ce genre d'univers.

Peux-tu nous parler de tes 3 années au Mexique ? Pourquoi ce voyage ?

Je suis partie pour

la première fois en 2016. J'accompagnais une association française pour donner des cours de graff dans un bidonville à Oaxaca de Juarez. Cela a duré une semaine. C'est lors de la Fête des Morts que j'ai vraiment découvert la culture mexicaine. J'en suis directement tombée amoureuse ! Je n'avais qu'une seule envie, revenir. Deux ans plus tard, j'y suis retournée grâce aux connexions que j'avais créées. Notamment avec le graffeur YESCKA, qui est devenu un très bon ami. Oaxaca est très connue pour ses ateliers de gravure et ses galeries d'art. La ville abrite beaucoup d'artistes très politisés. De violents affrontements ont eu lieu entre enseignants et policiers lors de manif (le 19 juin 2016, la police avait tiré à balles réelles sur des enseignants en lutte, faisant 8 morts, NDLR) et beaucoup d'artistes ont dénoncé ces actes par le biais de la gravure. Cela a été ma première approche de la rencontre entre art et politique. C'est à ce moment là que j'ai rencontré les membres du collectif ASARO.

Comment as-tu intégré le crew ?

Ils m'ont proposé de les rejoindre. C'est là que j'ai commencé à faire de la gravure sur de grands formats. On se réunissait

dans les ateliers, et on décidait ensemble des thèmes que nous allions traiter. Cela pouvait être très local, mais aussi concerner les États-Unis, les débats autour des frontières, ou d'autres luttes en Amérique Latine. C'était vraiment très intéressant pour moi de découvrir tout ça ! On imprimait nos gravures dans nos ateliers la journée et on se réunissait le soir pour coller nos oeuvres monumentales. J'y m'y suis consacré pendant un long moment. Je ne touchais même plus la bombe de peinture. En même temps, je vivais sur place grâce à la vente de mes gravures.

En quoi ton vécu là-bas a influencé ta pratique du graffiti ?

Cela a totalement bouleversé mon travail. Il faut savoir que pendant que j'étais là-bas, un de mes amis graveurs a été incarcéré. Ma seule façon de le voir (comme les parloirs étaient

réservés aux familles) a été de négocier avec le directeur du centre pénitencier, la réalisation d'une fresque dans la prison à l'occasion de la Fête des Morts. Il a accepté. Je me suis donc retrouvé là, seule femme, dans une prison pour homme, un jour de non visite, à peindre à l'intérieur, et à faire la surprise à mon ami qui était incarcéré depuis 1 an et demi déjà. Au fur et à mesure, je me suis lié d'amitié avec certains détenus qui faisaient aussi de la gravure. On a monté ensemble le *Proyecto Vándalo*. J'y allais tous les jeudis, et après plusieurs mois, on a pu réaliser environ 80 oeuvres. J'avais fait un crowdfunding pour payer tout le matériel. Tout était *made in jail*, même les cadres ! On a exposé dans la prison, puis j'ai tout sorti pour exposer à Oaxaca et à Mexico. Tout ça pour dire que c'était mon premier contact avec l'univers carcéral.

Depuis, c'est très présent dans mon travail. Quand je suis appelée à l'étranger, c'est quelque chose que je propose. Des cours de gravure ou de graffiti dans les prisons. Cela m'a amenée au Pérou, en République Dominicaine, sur l'île de Sainte-Lucie...

Tu es rentrée à Nantes en 2020. Comment as-tu rencontré les membres du mouvement Black Lines ?

Je suis rentrée et j'avais une envie débordante de reprendre le graffiti ! La gravure c'est bien, mais j'ai toujours aimé le monumental. A mon retour en France, j'ai eu la chance de directement connecter avec Black Lines. Ils lient pratique artistique et social... exactement ce qui me parlait ! La rencontre s'est fait à Nantes avec Itvan Kebabian, le fondateur du collectif. Nous nous sommes retrouvés par hasard à peindre sur le même mur, puis il m'a invité



au rendez-vous Black Lines suivant à Paris. Leur concept m'a tout de suite plu. C'était un peu la version française de ce que j'avais vécu au Mexique!

Pourrais-tu expliquer en quoi consiste le mouvement BL ?

Ce sont des artistes au service des luttes. Un cortège de tête, une première ligne dans sa version artistique. Il y a un thème d'actualité choisi par le noyau dur du collectif dont je fais partie, ainsi qu'un mur en particulier. Ensuite, on crée un événement sur les réseaux. L'événement est ouvert à tout artistes souhaitant s'exprimer sur le sujet, toutes techniques confondues, uniquement en noir et blanc. C'est la meilleure façon d'avoir une unité esthétique sur le mur et l'impact est plus fort. En plus, c'est beaucoup

plus économique pour tout le monde. En tout plus de 300 artistes y ont participé jusqu'à présent.

Vous êtes assez connus pour vos banderoles. Comment est venu le déclin? Pourquoi avoir développé ce médium ?

On voulait créer des fresques mobiles pour avoir une visibilité de nos messages en manif et les rendre accessibles à un plus grand nombre de personnes. En tout, on a du en faire plus d'une centaine Itvan et moi! Il y a la réalisation des banderoles où nous invitons parfois d'autres artistes à en réaliser, puis nous nous chargeons de les remettre aux groupes de manifestants le jour J. Certains manifestants nous ont aidé à emmener nos

banderoles en cortège de tête et depuis c'est resté le cas. Tout ça dépend d'une organisation bien rodée. Après la réalisation, nous les emballons dans des papiers cadeaux, on les livre à une personne, qui les transmet à une autre personne. On fait en sorte que ce parcours ne soit pas traçable. Notre rôle reste cantonné à l'artistique.

N'est-ce pas frustrant de les bosser autant, et possiblement de se les faire confisquer en manif ?

Si! On y met tout notre cœur et on y passe beaucoup de temps. Il faut savoir qu'elles sont arrachées dans une extrême violence. Beaucoup de manifestants ont été blessés par la police afin de

On voulait créer des fresques mobiles pour avoir une visibilité de nos messages en manif.



C'est [...] comme des hooligans qui ont réussi à prendre le drapeau adverse.

protéger les banderoles Black Lines. La police menace souvent ceux qui les portent avant même que la manif ne commence.

On voit même sur une photo la police qui pose avec sa « prise »!

Clairement! Cette photo folle que l'on nous a envoyé... Pour eux c'est une prise de guerre, comme des hooligans qui ont réussi à prendre le drapeau adverse. Sur 100, je dirais qu'ils en ont pris la moitié. Mais plus ils nous en prenaient, plus on en faisait! Et au final, les photographes immortalisent nos messages pour toujours. Les images sont centrales. On en a vraiment besoin, c'est le cœur de ce que l'on fait.

Êtes-vous inquiétés par les autorités pour votre travail artistique, et si oui de quelle manière ?

On a pris le parti de ne pas se cacher et d'assumer. On joue notre rôle d'artiste, c'est notre vision des choses.

Les intimidations existent sous plusieurs formes. La police débarque régulièrement quand nous sommes en train de peindre. On s'est retrouvés plusieurs fois au poste, alors que ce sont des murs d'expression légale. Cela nous est arrivé il y a 3 ans quand nous avons fait une fresque sur la Palestine. 30 policiers ont débarqué pour nous arrêter (nous étions 5 artistes). Et bien sûr on sait de source sûre que les RG nous surveillent.

Alors qu'on pourrait se dire qu'il ne s'agit que de « dessins ». Cela veut dire que ce que vous faites dérange... Et que vous avez un impact sur le réel!

C'est vrai. Et autre signe: nous sommes très souvent shadow ban sur nos réseaux sociaux. Quand l'algorithme repère quelque

chose de « gênant », nos posts ne sont plus visibles de nos followers pendant un certain temps. Il faut donc ruser.

Peux-tu nous expliquer en quoi consiste ton travail autour de la dualité? Comment l'as-tu fait évoluer ?

Je suis souvent entre la douceur et la dureté. La poésie et le réel. Je veux apporter de l'émotion juste à travers un regard. Comme pour les amoureux cagoulés ou les personnages masqués que je représente par exemple. Je commence souvent par les yeux d'ailleurs afin d'y transmettre toute l'émotion désirée. J'essaie de faire voyager mes couples masqués à travers le monde. J'en ai peint au Togo, sur l'île de la Réunion, dans une prison au Mexique, ainsi qu'en France (plusieurs à Paris et d'autres à Rennes).

Quelles sont tes envies pour la suite ?

Continuer de développer mes projets personnels. Ma passion, c'est aussi mon travail. C'est pour cela que je voyage autant. Pour faire des murs, ou bosser dans les prisons. Black Lines prend l'autre moitié de mon temps. Et je donne autant d'importance à l'un qu'à l'autre!

Merci à toi pour l'interview! Pourrais-tu citer un morceau que tu aimes écouter en ce moment ?

Horachek - Plus jamais ça (j'ai fait le clip).

VE VENENO

We got the chance to interview Veneno, graffiti artist, activist and member of the Black Lines movement. Currently settled in Nantes, she worked in engraving side by side with the crew ASARO, a committee of revolutionary artists from Oaxaca in Mexico. A poignant international journey constantly linking artistic productions and social battles! Many thanks to her for this wonderful cover!

By Polka B. Translation by Oihane.



NANTES, FR

How did you discover graffiti and what pushed you to get into it?

I was always drawing since I was a kid. I discovered graffiti when I was 13. I got gifted the book Kapital.

When I was doing round trips to Paris to go see my family, I would see a lot of it and it fascinated me. The tool also. The spray allows you to paint big surfaces... This interested me right away. I started doing this in 2006.

You said you were influenced by Alex from MAC and Mode2 in the beginning. Why were you first interested by realism and figurative art?

Back then, it was really the technique which I was finding impressive. It blew my mind to see things that were very realistic over such large spaces.

Today I see things differently. I try to also have a certain level of technique but it is mostly the emotions in which I have the most interest for. Gustave Doré's engravings influenced me greatly. The importance

of black in drawing, with references such as *Sin City*... I like this kind of universe.

Can you tell us about your three years in Mexico? Why this trip?

I left for the first time in 2016. I was with a French association to give graffiti lessons in a slum in Oaxaca de Juarez. This lasted a week. It's during El Dio de Los Muertos that I genuinely discovered the Mexican culture. I fell in love with it right away! I only wanted one thing, to come back. Two years later I went back thanks to the network I had built myself. Especially with the graffiti artist YESCKA who became a very good friend of mine. Oaxaca is very well known for its engraving workshops and art galleries. The city shelters a lot of very politically engaged artists. Violent encounters took place between teachers and police during protests (on June 19th 2016, the police had shot teachers with lethal bullets which killed 8 people, NDLR) and a lot of artists

spoke up about these acts through engraving. This had been my first encounter with the links between the arts and politics. It was at that moment that I met the members of the ASARO collective.

How did you join the crew?

They asked me to join them. It was when I started to do engravings on large surfaces. We would come together in the workshops and create the themes we would work on with each other. This could be very local but also about the United States, the borders debates or other fights Latin America was involved in. It was genuinely interesting for me to discover all of this! We would print our engravings in our workshops during the day and we would get together in the evening to put up massive artworks. I was involved in it for a good while. I wasn't even using the spray paint anymore. To be fair, I was living there thanks to my engravings' sales.

How did your life there influence your ways around graffiti?

It completely changed my work. It's important to know that while I was there, one of my friends I was engraving with got incarcerated. The only way for me to see him (as parlors were only accessible to family) was to negotiate with the prison's director, the making of a fresco in the prison for El Dio de Los Muertos. He approved. Thus, I found myself there, woman alone in a men's prison, during a day where visits were forbidden, painting on the inside and surprising my friend who had been imprisoned for a year and a half. As time went by, I became friends with a couple prisoners who also did engravings. Together, we built Proyecto Vándalo. I was going there every Thursday and after several months, we got to make more or less 80

artworks. I had posted a crowdfunding to pay for all of the supplies. Everything was made in jail, even the frames! We even organised exhibitions in the prison then I got everything out to put on an exhibition in Oaxaca and in Mexico City. All of that to say that this was my first encounter with the prison environment. Ever since, it's been very present in my work. When I get a call from another country, it's something that I can do. Lessons on engraving or graffiti in the prisons. This brought me to Peru, in Dominican Republic, on Saint Lucie's Island...

You went back to Nantes in 2020. How did you meet the members of the Black Lines movement?

I went back and had an overwhelming will to do

graffiti again! Engravings are alright but I always loved the monumental. Back in France, I got lucky enough to instantly link up with Black Lines. They connected art making and social... exactly what I was interested in. The first encounter with Itvan Kebabian, the collective's founder, was in Nantes.

We ended up painting on the same wall coincidentally, he then invited me to the next Black Lines' meeting in Paris. I liked the concept straight away. It was a little bit the French version of what I had lived in Mexico!

Could you explain the different elements of the BL movement?

They are artists helping the struggles. In the front of the procession, the front line in an artistic version. There is a news theme chosen by our collective's core members as well as a particular wall. Then, we create an event on social media.





The event is open to every artist willing to express themselves on the topic, all techniques are possible, only in black and white. It is the best way to have an esthetic unity on the wall and the impact is even more striking. Plus, it's way cheaper for everybody. So far, more than 300 artists have contributed to it..

You are pretty well known for your banners. How did you find this idea? Why chose this medium to work with?

We wanted to create movable frescos to have our messages to be visible during protests and to make them accessibility to a larger amount of people. If we add them all up we might have made over a hundred Itvanand myself! Sometimes we have other artists as our guests to make banners, then we work on giving them out to groups of protesters on the day of.

Some protesters helped us bring our banners on the front line and it has stayed that way ever since. It all relies on a very precise organisation.

After the realisation, we wrap them up in gift wrapper and ship them to one person who gives them to someone else. We make sure that the journey can't be tracked back to us. Our place is limited to the art.

Isn't it frustrating to work on them so much for them to possibly get confiscated during protests?

It is! We put our whole heart and spend a lot of time into it. It's important to know that get teared away with extreme violence. A lot of protesters were harmed by the police in order to protect the Black Lines banners. The police often threatens the ones holding them before the protest even starts.

Some protesters helped us bring our banners on the front line and it has stayed that way ever since.



We even see a picture of police posing with its "catch"!

Clearly! This insane picture that has been sent to us... For them it's a war catch, just like hooligans who managed to catch the other team's flag. Out of a hundred, I would say they took half of them. Nonetheless, the more they took, the more we would make! And at the end of the day, the photographers immortalized our messages forever. These images are central. We genuinely need them, it's the heart of what we do.

Are you worried by the legal authorities when it comes to your art, and if you are, how so?

We made the decision to not hide and to own up. We play our role

as artists, it's our vision on things. The intimidations we face exist under a couple of ways. Police often shows up when we are painting. We ended up in the police station a couple of times even though they were walls which are legal to paint on. This happened to us 3 years ago when we had painted a fresco about Palestine. 30 cops showed up to stop us (we were 5 artists). And obviously we know for sure that the General Informants¹ are monitoring us. (French organisation belonging to the police informing the government of possible threats).

Even though we could say that these are just "drawings". This means that what you do bothers... And that you have a real impact!

That is true. And another sign would be that we are very often shadow banned on our social medias. When the algorithm finds something "bothersome", our posts become visible only by our followers for a little while. Thus, we have to be smart.

Can you explain the specifics of your work around the duality? How did you help it evolve?

I often am between softness and hardness. Poetry and real life. I want to bring out emotion from a single glance. Just like the hooded lovers or the characters wearing a mask that I make for example. I often start with the eyes so that I can put all the emotion required in them. I try to make my masked couples travel around the world. I painted some in Togo, on the Réunion Island, in a prison in Mexico, as well as in France (several in Paris and some others in Rennes).

What is it that you want to do next?

Continue to develop my personal projects. My passion is also my job. This is why I travel so much. To paint walls, or to work in the prisons. Black Lines takes the other half of my time. And I hold as much importance towards one or the other!

Thank you for the interview! Could you tell us a song that you enjoy listening to at the moment?

Horachek - "Never again" (I made the music video).



A D.I.Y EXPERIENCE

TINAA

Le rap de Tinaa est franc, direct, chargé en émotion. Qu'ils soient kickés ou chantés, ses textes disent quelque chose d'intime, révélant à la fois une énergie universelle. La force des bonnes chansons! On prend la direction de Nantes, et on se pose avec Tinaa pour mieux comprendre son univers, son « blues », sa gouaille, et sa déter' à faire le plus de bruit possible!

Propos recueillis par Polka B.

Avant de rapper, tu chanta beaucoup, seule avec ta guitare. Comment as-tu décidé de te mettre?

Je voyais vraiment un lien entre la chanson et le rap au niveau du texte. J'en écoutais déjà beaucoup. Quand je me suis mis à écrire, j'avais des choses à dire. Et le rap, c'est dense. C'est parfait pour ça, d'autant que j'avais pas mal de colère! Mais je reste toujours très influencée par la chanson française...

Tu es éducatrice à la base. Quel a été le déclic pour te consacrer entièrement à la musique?

Je bosse dans le social depuis que j'ai 18 ans. Je suis rentré en formation d'éducatrice, et en à peine un mois mon père est décédé. J'ai ressenti comme une urgence. Il m'avait toujours encouragé à devenir musicienne et à écrire mes propres textes. J'avais toujours dit non, et à partir de son décès, c'est comme si son objectif était devenu le mien. C'est bizarre mais tant qu'il était là je ne parvenais pas à l'incarner. Du coup je me suis mis à écrire... et vraiment je brûle pour ça! C'est devenu ma façon de vivre mon deuil. C'est aussi pour ça que j'ai autant la gnaque!

C'est vrai que tu as passé beaucoup de concours. Tu en as même gagné la plupart! Tu peux nous parler de cette démarche?

J'ai démarché tout ce que je pouvais, histoire d'avoir plus de moyens et des opportunités d'accompagnement. Mon premier tremplin au bar le Tempo à Guemene Penfao m'a permis de financer mon premier EP 5 titres Alba, pressé à 500 exemplaires. Après j'ai eu le prix au tremplin « Pulsations » à Angers. Cela m'a beaucoup aidé car en tant qu'étudiante je n'avais rien. En tout cas, pas assez pour produire quoi que ce soit. Encore aujourd'hui je n'ai pas d'équipe. Je me débrouille toute seule. Là où j'ai eu beaucoup de visibilité, c'est quand j'ai gagné le concours Hip Hop Talents en 2024. Suite à ça, j'ai posé un freestyle sur Skyrock et Konbini a fait une vidéo sur moi.



Tinaa's rap is direct, and emotionally charged. Whether rapped or sung, her lyrics say something intimate, revealing a universal energy. The power of good songs! Let's head to Nantes, and sit down with Tinaa to better understand her world, her "blues", her cheekiness, and her determination to make as much noise as possible!

By Polka B. Trad: Nino Futur.

Before rapping, you sang a lot, alone with your guitar. How did you decide to start rapping?

I really saw a link between song and rap in terms of lyrics. I was already listening to a lot of it. When I started writing, I had things to say. And rap is dense. It's perfect for that, especially since I had a lot of anger! But I'm still very influenced by French songs...

You are originally a SEN teacher. What was the trigger for you to devote yourself entirely to music?

I have been in social work since I was 18. I started training as an educator, and only one month after my father passed away. I felt like there was an urgency. He had always encouraged me to become a musician and write my own lyrics. I always said no, and since his death, it's as if his goal had become mine. It's weird but as long as he was there I couldn't go for it. So I started writing... and I really burned for it! It has become my way to deal with grief. That's also why I have so much energy!

It's true that you've taken part in a lot of rap contests. You've even won most of them! Can you tell us about this process?

I approached everyone I could, in order to have more resources and support opportunities. My first contest at the Tempo bar in Guemene Penfao allowed me to finance my first 5-track EP: Alba, pressed in 500 copies. After that, I won the prize at the "Pulsations" springboard in Angers. That helped me a lot because as a student I had nothing. In any case, not enough to produce anything. Even today I don't have a team. I manage things on my own. Where I got a lot of visibility was when I won the Hip Hop Talents competition in 2024. After that, I posted a freestyle on Skyrock (biggest french rap radio ED) and Konbini made a video about me.

In your song "Blues" you say: "I'm neither a bad bitch nor a tomboy. Feminist like a witch, which label are they going to put me?" Did you feel that people absolutely wanted to categorize you?

At the end of my concerts, it's always the

Dans ta chanson «Blues» tu dis: «je ne suis ni bad bitch ni garçon manqué. Féministe comme witch, où vont-ils me caser?». Tu as senti que les gens voulaient absolument te catégoriser?

A la fin des concerts c'est toujours un peu les mêmes remarques. Genre que je leur rappelle Keny Arkana ou Diam's... En bref, une meuf qui rappe quoi! Comme si on nous enlevait nos propres particularités. C'est un peu chiant. Personne ne ferait autant de raccourcis avec un mec. Mais à côté de ça, le fait d'être une meuf te fait sortir du lot. Pour en revenir à la phrase que tu as citée, je voulais dire qu'en général, les gens ont tendance à te classer dans deux extrêmes. Ou ils te voient comme un garçon manqué, ou ils t'hypersexualisent. Personnellement, je ne me retrouve dans aucun des deux, je veux briser les codes en restant moi-même. J'ai envie de rapper énervé, et de chanter. D'exprimer plein de choses de manières différentes.

Tu es une personne politisée, proche des milieux militants. As-tu toujours voulu mettre ta musique au service de tes idées?

Il y a toujours eu des idées dans ma musique: «Le Bruit et l'odeur», «L'heure a sonné»... Aujourd'hui je les amène peut-être de façon un peu plus subtile, comme dans «Blues». Mais bon, on me dit «rappeuse engagée», alors que je n'ai que trois morceaux sur le sujet. A l'échelle d'un concert je parle de la vie, de deuil, d'amour, de voyage, d'insomnies, de spleen... Je suis fière d'incarner ça, mais en même temps j'ai peur de tomber dans ce truc un peu cliché de la rappeuse engagée. Je préfère aborder des sujets qui parlent de la société au sens large. J'ai un peu du mal avec le prosélytisme, je n'ai personne à convaincre.

Sur ton profil Insta tu as mis: «aussi à l'aise en SMAC* qu'en ZAD». Peux-tu nous parler de ce côté tout-terrain que tu as développé?

Disons que je propose un live avec plusieurs facettes. Il y a un fil rouge, une histoire. Je le vois comme un spectacle qui peut toucher plein de gens. Je veux le défendre en jouant dans toutes sortes d'endroits. Quand je fais des premières parties en SMAC je peux toucher un public familial. Mais je m'éclate beaucoup dans l'alternatif aussi. J'ai eu l'occasion de jouer dans des teufs supers, sur des bêtes de scènes. Par contre, sur ce truc d'être tout-terrain: cela ne doit en aucun cas brider mon discours. Je ne dis pas que je veux plaire à tout le monde et j'assume totalement d'être clivante.

On voulait parler avec toi de ta chanson «Sors de ma tête». On dirait qu'elle a vraiment marqué beaucoup de gens.

Cette chanson parle de deux trucs: D'abord d'une relation d'amour déséquilibrée. Elle se passe mal. L'autre personne n'en veut plus, alors que moi, je suis à fond dedans. Je n'ai pas le contrôle et ressens un sentiment de violence. Quelque

* (Le label «Scène de musiques actuelles» (SMAC) est attribué par le ministère de la Culture à certaines salles de concert subventionnées).



**J'assume
totalement
d'être clivante.**

**Either they see you
as a tomboy, or they
hypersexualize you.**

same comments. Like I remind them of Keny Arkana or Diam's... In short, girls who raps! As if we were taking away our own particularities. It's a bit annoying. No one would make so many shortcuts with a guy. But besides that, the fact of being a girl makes you stand out. To come back to the sentence you quoted, I wanted to say that in general, people tend to classify you in extremes. Either they see you as a tomboy, or they hypersexualize you. Personally, I don't find myself in either, I want to break the codes while remaining myself. I want to rap with angriyness, and to sing. To express many things in different ways.

You are a politicized person, close to activism. Have you always wanted to put your music at the service of your ideals?

There have always been ideas in my music: "Le Bruit et l'odeur" (Noise and smell), "L'heure a sonné" (Time has come)... Today I perhaps bring them in a slightly more subtle way, like in "Blues". But hey, people call me a "activist rapper", even though I only have three songs on the subject. On the scale of a concert, I talk about life, mourning, love, travel, insomnia, spleen... I am proud to embody that, but at the same time I am afraid of falling into this somewhat cliché thing of the leftist rapper. I prefer to address subjects that speak to society in the broad sense. I have a bit of trouble with proselytism, I have no one to convince.

On your Instagram profile you wrote: "as comfortable in SMAC* as in ZAD**". Can you tell us about this off-road side that you have developed? *

Let's say that I offer a live performance with several facets. There is a common thread, a

* "Scène de musiques actuelles" (SMAC) label is awarded by the Ministry of Culture to certain subsidized concert halls.

** "ZAD" are natural occupied zones by committed protesters ED.

story. I see it as a show that can touch a lot of people. I want to defend it by playing in all sorts of places. When I play for SMACs I can reach a family audience. But I also have a lot of fun in alternative music. I had the opportunity to play at great parties, on huge stages. On the other hand, on this thing of being off-road: it should in no way limit my speech. I am not saying that I want to please everyone and I fully assume that I am divisive.

We wanted to talk to you about your song "Sors de ma tête" («Out of my head»). It seems like it really touched a lot of people.

This song talks about two things: First, an unbalanced love relationship. It's going badly. The other person doesn't want it anymore, while I'm all in. I don't have the control and feel a sense of violence. Somewhere, I'm made to feel like I'm not good enough for the other person.



part, on me fait sentir que je ne suis pas assez bien pour l'autre.

La deuxième chose dont je parle, c'est ce besoin qu'on a en tant que meuf d'être dans la séduction. Ce besoin d'être validée et de devoir remplir ce vide à travers les conquêtes. Il y a un côté malsain là-dedans. C'est inconscient, on soigne son égo. Comme pour reprendre le contrôle sur les mecs. Du genre «ah tu m'as sexualisée tout ma vie? Et ben moi aussi je vais te prendre et je vais te jeter après».

Et j'ai eu énormément de retours, de la part de plein de meufs. Beaucoup m'ont dit que j'avais mis des mots sur quelque chose de réel. Même des mecs se sont reconnus dedans. Le refrain reste pas mal dans la tête aussi. En

concert ça se voit, les gens sont à fond! Je suis contente de ce morceau, car c'est une façon d'amener le féminisme d'une façon un peu différente.

Jamais je n'utilise le mot patriarcat. Mais je dis: «j'aime pas les mecs, j'aime leur

validation / J'ai pas les codes pour m'aimer moi-même / Si je les allume c'est par aliénation / Car c'est dès l'école qu'ils m'ont mis des moyennes». Mon féminisme transpire tout au long du morceau. C'est ma façon de politiser le truc. C'est vraiment vers ça que je veux me tourner.

Comment souhaites-tu faire évoluer ton projet musical? As-tu une vision sur le long terme?

Tu mets le doigt sur un truc: c'est une pression quotidienne! Comme je suis seule, j'ai parfois du mal à structurer mon truc. Heureusement je taffe avec une bookeuse qui me booste aussi dans mon projet. Mais je mène ma barque au feeling au jour le jour, et c'est un peu fatiguant des fois. J'aurais peut-être besoin d'être plus entourée pour passer une étape. Et en même temps, sans équipe, je suis hyper réactive et souple. J'avance exactement comme je le sens. J'aime ce côté spontané. Sur le prochain EP, je vais davantage dire qui je suis. Il y aura plus de réflexion que sur le projet précédent.

Quels sont les artistes les plus écoutés de ton récap Spotify de fin 2024?

Il y avait Jul, Hugo TSR, Dooz Kawa... Mais ce n'est pas forcément représentatif. Si il y a un single que j'ai saigné à mort, cela va faire monter les stats de l'artiste en global!

En vrai, si je devais citer le top 3 des artistes qui m'inspirent le plus, je te dirais: Mano Solo, Dooz Kawa et Edith Piaf! Si tu mélanges un peu tout ça, tu peux comprendre mon univers. On m'a déjà dit que ce que je faisais, c'était genre comme si Edith Piaf faisait du rap. C'est un sacré compliment. Mais ça ne sort pas de nulle part. J'ai beaucoup joué dans la rue au chapeau. J'ai ce truc de la gouaille, où tu performs devant les gens. Tu ris, tu pleures, tu donnes quelque chose. Tu cherches à provoquer un truc un peu immédiat. Tu chantes avec tes tripes.

The second thing I'm talking about is this need we have as women to be seductive. This need to be validated and to have to fill this void through conquests. There's an unhealthy side to it. It's unconscious, we take care of our ego. As if to regain control over guys. Like "oh you've sexualized me all my life? Well, I'm going to take you too and then I'm going to throw you away." And I got a lot of feedback from a lot of girls. Many told me that I had put words to something real. Even guys recognized themselves in it. The chorus stays in people's heads a lot too. In concert, you can see it, people are really into it! I'm happy with this song, because it's a way of bringing feminism in a slightly different way. I never use the word patriarchy. But I say: "I don't like guys, I like their validation / I don't have the codes to love myself / If I turn them on, it's out of alienation / Because they gave me averages right from school." My feminism shines through the song. It's my way of politicizing the thing. That's really what I want to turn to.

How do you want to develop your musical project? Do you have a long-term vision?

You put your finger on something: it's a daily pressure! Since I'm alone, I sometimes have trouble structuring my thing. Fortunately, I work with a booker who also

boosts me in my project. But I steer my boat according to my feelings from day to day, and it's a bit tiring sometimes. I might need to be more surrounded to get through a stage. And at the same time, without a team, I'm super reactive and flexible. I move forward exactly as I feel. I like this spontaneous side. On the next EP, I'm going to say more about who I am. There will be more reflection than on the previous project.

Who are the most listened artists from your Spotify wrapped at the end of 2024?

There was Jul, Hugo TSR, Dooz Kawa... But that's not necessarily representative. If there's a single that I listened to a lot, it's going to increase the artist's stats overall!

In truth, if I had to name the top 3 artists who inspire me the most, I would say: Mano Solo, Dooz Kawa and Edith Piaf! If you mix all that up a bit, you can understand my style. I've already been told that what I do is like if Edith Piaf rapped. That's a hell of a compliment. But it doesn't come out of nowhere. I've played a lot in the street with a hat. I have this thing about cheekiness, where you perform in front of people. You laugh, you cry, you give something. You try to provoke something a little immediate. You sing-out with your guts.



REVIEW ALBUM

COMMON LOVE COMMON NAUSEA

CALCINE 2024

S'il y a une musique bien placée pour retranscrire à merveille la crasse, l'urgence, la suffocation quotidienne du bas Paris, c'est bien le hardcore parisien.

Avec une scène active, foisonnante (S/O : Worst Doubt, Deviant, Headbussa, Reclaimed...) un son identifiable : à savoir ses guitares tranchantes et radicales, un groove poisseux empreint de hip-hop, des mosh-part à ne plus percevoir d'où vient le danger, et un son metal 90's pesant, pouvant valoir à ces groupes l'étiquette bien sentie de « street death » si, bien accompagné de la paire d'air max on-fleek qui va avec.

Les Calcine ne dérogent pas à la règle et proposent une musique vile et sans concession. Après une première demo en 2022 aux accents metallic hardcore/death metal presque aussi chaleureux qu'un dépouilleur en sortie de RER, le couvert est remis ! avec cette fois-ci un redoublement d'efforts en matière d'assaut frontal! Ce *Common Love Common Nausea* (*Amour ambient, Nausée Ambient, NDLR*) est le premier album du combo paru chez les anglais de Church Road Records et Out Of Thunes Records.

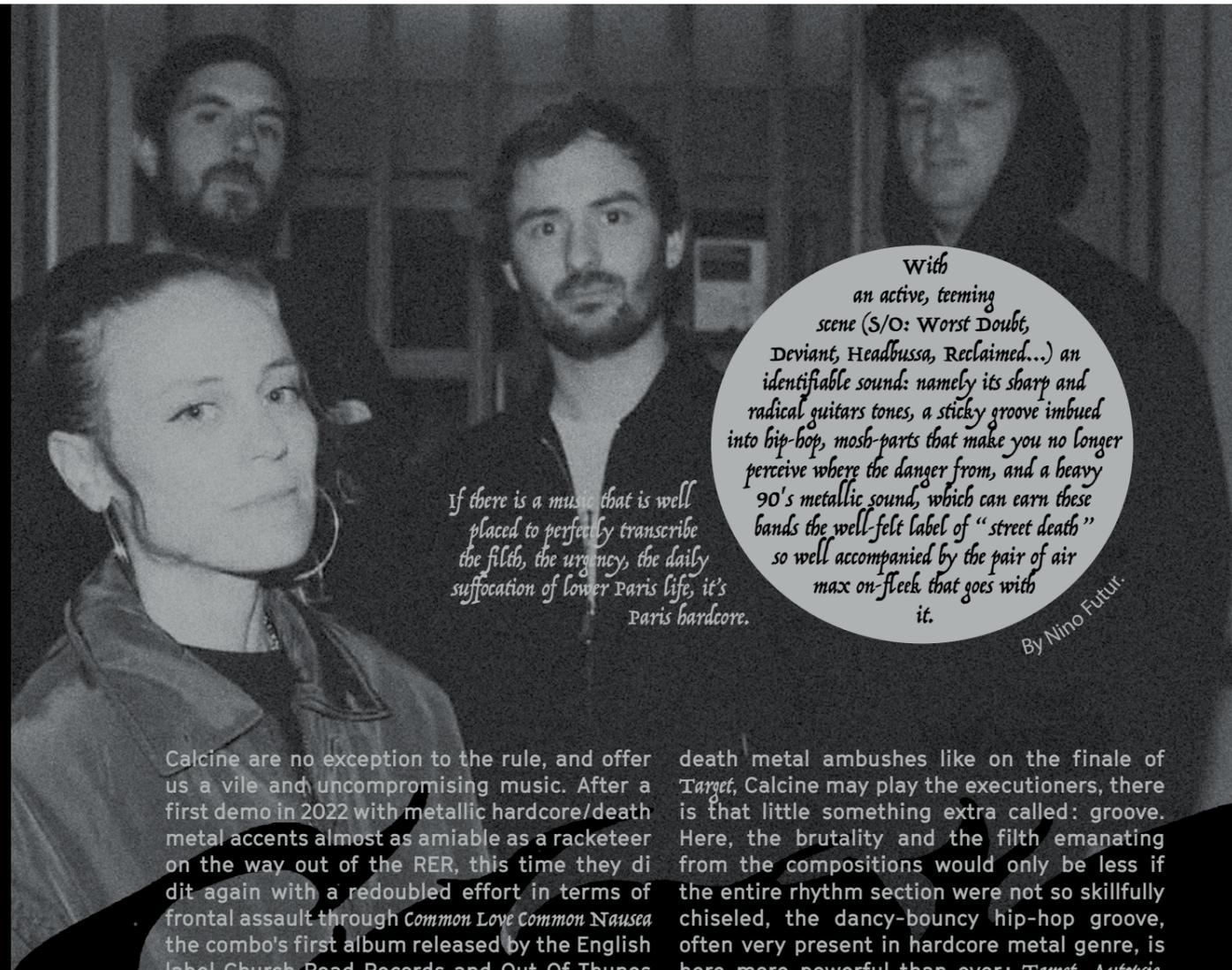
Introduit par une track de rap à l'ancienne *Attack to win*, le beat est sale, la caisse claire, les claps visqueux, rien ne ment et l'ambiance de l'album est posée: la rue.

Au micro, c'est un véritable dragon qu'incarne Stef la chanteuse, tant cette voix écorchée typique du genre nous crache ses flammes directement, anti-pop ou non à travers la trombine.

Avec un flow pur 90's rappelant subitement les écarts scream-rap de Jamey Jasta de Hatebreed sur l'album *Pre-fix of Death* de Necro. On notera une seconde track sous forme d'interlude rap (cette fois-ci en français) sur *Des vies à Bout*. La prod est signée Djambhellvice (du groupe BXII cf. *Karton #12*) et fait écho à toutes les victimes de violences policières et mutilé.e.s de manif. Pour le reste de l'album, tout se passe comme prévu: 18 minutes de prise à la gorge sans relâche, où la pression ne fait que monter sur des couches de pression, du très punk 23:11 aux élans presque Beatdown de *Back to Fight* en passant par des guet-apens death metal comme sur le final de *Target*. Le groupe a beau jouer les bourreaux, il a ce petit truc en plus qu'on appelle le groove. Ici, la brutalité et le pouacre se dégagent des compositions serait moindre si toute la section rythmique n'était pas si savamment ciselée, le groove hip-hop presque dansant pourtant souvent très présent dans le metal hardcore est ici plus puissant que jamais. *Target, Autopsie,*



la bande son parfaite pour faire faire la coupole à tous les gobelins B-boy sortis des égouts du Paris nord. Des charleys fous de 23:11 aux riffs épics sauce salsa de *Amnesic* et jusqu'au riff final ambiance guerre totale de *Parasite*, Calcine viennent de signer un petit chef d'œuvre immanquable pour tout amateur du genre, pouvant offrir une très belle porte d'entrée à toutes les curieuses.x de ce microcosme qu'est le hardcore. Avec des paroles toujours aussi investies dans le but de récurer la crasse éternelle sous les ongles de notre humanité, à savoir: les uniformes de l'autorité, les médias fascistes de plus en plus décomplexés, les agressions sexistes et sexuelles, l'exploitation animale, et le parasite qu'est l'humain pour l'humain. Avec rudesse et radicalité, le groupe a livré cette année un véritable condensé de hardcore inspiré et combatif à l'image de son artwork signé Lazygawd, référence actuelle de l'aérographe punk.



If there is a music that is well placed to perfectly transcribe the filth, the urgency, the daily suffocation of lower Paris life, it's Paris hardcore.

With an active, teeming scene (S/O: Worst Doubt, Deviant, Headbussa, Reclaimed...) an identifiable sound: namely its sharp and radical guitars tones, a sticky groove imbued into hip-hop, mosh-parts that make you no longer perceive where the danger from, and a heavy 90's metallic sound, which can earn these bands the well-felt label of "street death" so well accompanied by the pair of air max on-fleek that goes with it.

By Nino Futur.

Calcine are no exception to the rule, and offer us a vile and uncompromising music. After a first demo in 2022 with metallic hardcore/death metal accents almost as amiable as a racketeer on the way out of the RER, this time they did it again with a redoubled effort in terms of frontal assault through *Common Love Common Nausea* the combo's first album released by the English label Church Road Records and Out Of Thunes Records.

Introduced by an old-school rap track *Attack to win*, the beat is dirty, the snare drum viscous, nothing lies here just to set the atmosphere of the album: streetlife.

On the microphone, it is a real dragon that Stef the singer embodies, so much does this raw voice spit its flames directly through our ugly mugs without anti-pop. With a pure 90's flow suddenly recalling the scream-rap diversions of Jamey Jasta from Hatebreed on the album *Pre-fix of Death* by Necro. We will note a second interlude rap track all in French on *Des vies à Bout* on a beat by Djambhellvice (from the band BXII cf. *Karton #12*) echoing all the victims of police violence and mutilated protesters. For the rest of the album, everything goes as expected: 18 minutes of relentless throat-grabbing, where the pressure only increases on pressure layers, from the very punk 23:11 to the almost Beatdown outbursts of *Back to Fight* through

death metal ambushes like on the finale of *Target*, Calcine may play the executioners, there is that little something extra called: groove. Here, the brutality and the filth emanating from the compositions would only be less if the entire rhythm section were not so skillfully chiseled, the dancy-bouncy hip-hop groove, often very present in hardcore metal genre, is here more powerful than ever: *Target, Autopsie*. The perfect soundtrack to make all the B-boy goblins coming out of the sewers of northern Paris and do the dome. From the crazy hi-hats of 23:11 to the spicy salsa sauce riffs of *Amnesic* to the final total war atmosphere riff of *Parasite*, Calcine have just signed a little masterpiece that is unmissable for any fan of the genre, and which can offer a very nice gateway to all the curious people of this microcosm that is hardcore.

With lyrics that are still invested in the goal of scrubbing the eternal filth under the nails of our humanity, namely: uniforms of authority, the increasingly uninhibited fascist medias, sexist and sexual assaults, animal exploitation and the parasite that is human for the human race. With roughness and radicalism, Calcine have delivered to us this year a true condensed version of inspired and combative hardcore in the image of its artwork signed by Lazygawd, current reference of the punk airbrush style.

WORLDWIDE

PUNK AGAINST CAPITALISM

indissociable des idées du mouvement anarchiste, et proche des cercles autonomes et anti-autoritaires.

L'organisation est plus que jamais active malgré la répression féroce touchant actuellement la scène. Le collectif ne répond pas au interviews, mais fait exception à la règle pour l'équipe de Karton! Les réponses ont été écrites en réunion.

Radical, engagé, et sans concessions, le « Punk Against Capitalism » est particulièrement représentatif de l'esprit des concerts DIY en Grèce: issu du milieu des squats,

Prochaine édition à Athènes, au début du mois de septembre 2025!

PUNK AGAINST CAPITALISM
ATHENS 5-6 SEPTEMBER 2025



Pouvez-vous nous présenter Punk Against Capitalism? Depuis quand le collectif existe, pourquoi et comment l'avez-vous créé?

Punk Against Capitalism en tant que festival a été mis en place il y a 5 ans par certains membres de l'Initiative Anarcho-Syndicaliste du nom de « Rocinante ». En 2023, le festival a décidé de devenir indépendant et a continué son chemin en tant que groupe autogéré avec la participation de personnes issues de différentes associations et de différents parcours. Notre objectif commun est l'organisation d'un concert autogéré principal qui serait mené par des valeurs de la solidarité, d'entraide

ainsi que la participation à la lutte contre la réalité capitaliste et la culture de la commercialisation.

En tant que groupe de musique autogéré, nous ne voyons pas le festival et les autres actions seulement comme un « divertissement alternatif » mais comme une forme de politisation, de socialisation et de radicalisation. Basé sur l'éthique du DIY, nous souhaitons briser l'écart entre artiste, audience et événement. De plus, en tant que communauté on veut construire la scène punk dont on rêve actuellement. Avec des espaces « safe » et gratuits, accessibles et inclusifs pour tous. Le festival n'est pas une fin en soi mais plutôt une cristallisation de la société et des relations que l'on veut mettre en œuvre.

Radicalized, politically engaged, and with a no compromise policy, the « Punk Against Capitalism » accurately represents the essence of Greek DIY concerts: straight out of the squat environment, firmly attached to the anarchist movement's ideas as well as close to the autonomous and anti-authoritarian circles.

The organization is active more than ever despite the ferocious repression which the scene is currently facing.

They don't do interviews, however, they made an exception to the rule for Karton's team! The answers have been written collectively in meetings.

The next edition of the festival will be in Athens in September 2025!

CAPITALISM

By Polka B.

Trad. by Oihane.

Can you introduce Punk Against Capitalism a bit? How long has the collective existed, why and how did you create it?

Punk Against Capitalism as a Festival was started by members of the Anarcho-Syndicalist Initiative so called « Rocinante » 5 years ago. In 2023, the Festival decided to become independent from the initiative and continued its course as a self-organized music group, with the participation of people from different collectives and backgrounds. Our common goal is the organization of a central self-organized concert which is governed by the values of solidarity, mutual aid and participation against the capitalist reality and the culture of commercialization.

As a self-organized music group, we do not see the Festival and other actions solely as « alternative entertainment » but as a form of politicization, socialization and radicalization. Based on the DIY ethics, we effectively break down the divide between artist, audience and event. As we all, as a community we build the punk scene we dream right now with safe and free spaces accessible and inclusive for all. The Festival is not an end in itself, but a crystallization of the society and relationships we want in the present.



The Greek alternative music scene seems particularly dynamic. Could you explain to us the specificity of the local punk scene? What are the punk aesthetics that developed the most?

One of the main characteristics of the local punk scene is its intense politicization.

La scène musicale alternative grecque est particulièrement riche. Pouvez-vous nous expliquer la spécificité de la scène punk locale? Quelles sont les esthétiques punk qui s'y sont le plus développées?

L'une des principales caractéristiques de la scène punk est sa politisation intense. Plus généralement, le punk en Grèce s'est associé aux mouvements plus larges anticapitalistes/squats et ses dynamiques dont les motions sont une ramification des mouvements domestiques et socio-politiques.

Le punk grec en tant que musique est une expression de différents mouvements qui se dressent en solidarité avec des luttes sociales (prix du tribunal, prix de la santé etc).

La scène punk DIY d'Athènes semble avoir été particulièrement influencée par les concerts de groupes étrangers de passage (on pense par exemple au concert de Tragedy à l'université Polytechnique en 2009). La scène locale se nourrit-elle aussi de cette ouverture à l'international?

Cette ouverture à l'international a surtout été rendue possible par les organisations sur place. La scène ne peut pas être jugée sur des événements si ponctuels. Elle est le résultat du chemin qu'elle a suivi. Il y a certainement eu (et il y aura) de grandes performances qui ont laissé (et laisseront) une trace musicale sur les scènes

internationales et locales, mais ce qui apporte à la scène punk autogérée c'est la communauté en elle-même. Ses valeurs et les liens forts qui grandissent en son sein.

Pourquoi les organisations de concerts DIY sont-elles si bien gérées en Grèce?

Une raison importante qui incite les groupes étrangers à venir en Grèce se trouve être le support massif et pratique de la scène qui entoure les nombreux concerts. En plus de la présence d'un réseau solide entre tous les groupes de musique autogérés de chaque ville. Cela permet aux groupes de jouer dans tout le pays de manières directe sans avoir besoin d'agents, d'organisations, etc.



More generally, punk in Greece has been linked to the wider anti-capitalist/squat movement and its dynamics are an offshoot of domestic socio-political movements. Greek punk as music is an expression of movements while at the same time stands in solidarity with social struggles (court costs, medical costs, etc.).

The DIY punk scene in Athens seems to have been particularly influenced by gigs from foreign bands (we think, for example, of the Tragedy concert at the Polytechnic University in

2009). Does the greek scene also benefit from this international opening?

We would not say that there was any specific benefit, as the scene cannot be judged pointwise but holistically through its continuous course. Certainly there have been (and will be) great acts that left a musical imprint on the international and domestic scene, but what benefits the self-organized punk scene is the community itself, the values and strong bonds that grow within it.

Why are DIY concert organizations so well managed in Greece? (which encourages foreign groups to come and come back).

An important feature that makes bands from abroad come to Greece is the massive and practical support from the scene that surrounds the various concerts. Also, the existence of a strong network between the various self-organized music groups of each city, allows these bands to tour the country, directly without the need for managers, tour bookers, etc.

Our common goal is the self-organized of a central which is governed by the values of solidarity, mutual aid and participation against the capitalist reality.

Assurer le caractère DIY et l'éthique du festival [...]

Cet aspect de concert « illégal » de grande ampleur, installé dans l'espace public a longtemps été le marqueur des organisations de concerts DIY en Grèce. Aujourd'hui, les concerts en extérieur sont en danger (y compris dans les universités), menacés par la répression des autorités. Quel a été le déclencheur de cette répression ? Depuis quelle année est-il particulièrement difficile d'organiser en dehors des clubs, et dans de bonnes conditions ?

L'attaque du grand capital et celle de l'État à l'encontre des événements autogérés et gratuits n'a rien de nouveau.

En revanche, ces dernières années, la répression d'État s'est intensifiée sur tous les plans. En particulier sur tout ce qui échappe et perturbe le narratif des normes du capitalisme. C'est pour cette raison que coordonner la lutte pour la réappropriation des espaces publics et gratuits doit donner une réponse concrète aux aspirations et pratiques du capital.

Ne laissons pas les parcs, les places et les universités devenir des lieux stériles où uniquement les marionnettes des mégas-établissements auraient leur place. Tout ce qui fait la promotion du divertissement alternatif apolitique.

Dans le cadre de l'organisation de votre festival, comment avez-vous fait évoluer les réalités logistiques de l'événement face à ce contexte ? Peut-on parler de résistance ?

Pour l'organisation du festival de cette année, on a dû faire face à la réalité énoncée ci-dessus. Un grand nombre d'obstacles ainsi que des problèmes sans précédents se sont présentés.

une entrée à prix libre et l'absence du salaire capitaliste lié au travail.

Those big "illegal" concerts, installed in public spaces, has long been the "seal" of DIY concert organizations in Greece. Today, outdoor concerts are in danger (including in universities), threatened by repression. What triggered this change? Since when has it been particularly difficult to organize outside of clubs?

The attack of Capital and the State against self-organized events and free spaces is nothing new. However, in recent years the state repression has intensified in every way to everything that escapes and disrupts the normality of the capitalist narrative. For this reason, the coordination of the struggle concerning the re-appropriation of free and public spaces must give a collective response to the aspirations and practices of Capital.

Let's not allow parks, squares and universities to turn into sterile spaces where only puppets of mega-establishments will fit, marketing apolitical alternative entertainment in hipster terms.

As part of the organization of your festival, how have you changed the logistical realities of the event into this context of repression? Can we talk about "resistance"?

For the organization of this year's Festival, we faced the reality we described, with the result that we found before us many obstacles as well as unprecedented conditions. Our goal was to ensure the DIY character and ethics of the Festival, i.e. open donation

PUNK MEANS SOLIDARITY



Notre but était d'assurer le caractère DIY et l'éthique du festival, c'est à dire, sur les lieux: une entrée à prix libre et l'absence du salaire capitaliste lié au travail. Cette mise en place a permis de ne pas compromettre le statut politique du festival qui met en valeur la participation et la radicalisation de chacun.

Sur le plan de la résistance, le fait que le festival ait gardé son caractère autogéré est une preuve de son engagement dans une résistance qui prends en compte et critique ses propres contradictions. En revanche, dans le contexte dans lequel nous vivons, notre manière de pratiquer cette résistance doit être directe et collective.

Pendant le premier jour du festival, une discussion ouverte fut organisée à propos de la situation actuelle et comment nous pouvons répondre à l'attaque massive du capital. Lors de la discussion, des expériences ont été partagées par des personnes venant de partout en Grèce. Des liens furent créés. C'est aussi un des piliers de la contre-attaque de notre collectif.

Une des particularités de Punk Against Capitalism, c'est de faire venir des groupes professionnels européens qui demandent un cachet, et qui pour la plupart viennent par avion (ZSK, Stage Bottles...). Comment faites-vous pour rembourser l'ensemble des frais, sans entrée payante « fixe » ?

En effet le prix du festival principal en septembre est élevé. Ces coûts sont couverts par une aide financière que les concerts autogérés organisés durant l'année ont rapporté (boîte de don, bar, merch, etc).

L'objectif du festival et d'assurer son attachement à la classe ouvrière. Le festival

brise la séparation entre les artistes, l'audience et l'organisation, il reconnaît aussi les groupes en tant que membres de sa classe. C'est pour cette raison que l'on évite toute relation salariale avec les groupes. En revanche il couvre volontiers toutes les dépenses nécessaires (hébergement, transports, congés). De cette manière, les groupes qui ont des restrictions financières peuvent également participer.

Quels sont les objectifs de Punk Against Capitalism dans les années à venir ?

Dans la première phase: continuer son chemin en maintenant son éthique DIY basée uniquement sur sa communauté. Ensuite, poursuivre son développement en faisant partie de la contre-culture libertaire au sens large. En même temps, l'auto-critique est un véritable outil pour nous. Sans elle, Punk Against Capitalism perdrait son contact avec la réalité sociale. De plus, nous voulons intensifier la lutte pour les espaces publics et gratuits et davantage se rassembler (en qualité et en quantité) autour de valeurs qui correspondent avec les groupes de musiques autogérés sans exploitation.

Vous pouvez nous donner 3 morceaux, qui représentent bien l'esprit du festival ?

Εξασμένη Προφητεία
Το Μεγάλο Σπίτι

ΑΝΤΙ.. - Σταμάτα να Μιλάς για Θάνατο

Υστερία
Ποτέ Μην Χαθείς



entry and the absence of capitalist wage labor relations within the space.

Without making concessions regarding the political status of the Festival, promoting the participation and radicalization of individuals. As for the resistance part, the fact that the festival has maintained its self-organized character is an act of resistance, critically acknowledging its contradictions. However, in the context we live in, our resistance must be direct and collective.

On the first day of the Festival, an open discussion was organized about the current situation and how we could respond to the all-out attack of Capital. During the discussion, experiences were heard from people from all over Greece and bonds were created, which are also the basis of our collective counterattack.

One of the particularities of Punk Against Capitalism is to bring in "professional" bands from Europe who requires a fee, and who for the most part come with planes (ZSK, The Oppressed, Stage Bottles...).

How do you go about refunding expenses, without a entry fees or tickets ?

Indeed the cost for the main Festival in September is high. These costs are

covered by self-organized financial aid concerts held throughout the year (donation box, bar, merch, etc.).

The aim of the Festival is to ensure its working class character. As the Festival breaks the separation between artists-audience-organization, so it recognizes the bands as members of its class. That is, the Festival does not reproduce any salaried relationship with the bands, but is willing to cover all the necessary expenses (accommodation, living, transportation, leaves from work), so that bands that could not due to financial limitations also participate.

What are Punk Against Capitalism's goals in the years to come?

In the first phase, to continue its course maintaining its DIY ethics based solely on its community, continuing to develop as part of the wider libertarian counter-culture. At the same time, self-criticism is for us a tool that without this Punk Against Capitalism would lose its contact with social reality. In addition, we want to intensify the struggles for free and public spaces and connect more (qualitatively and quantitatively) with corresponding self-organized music groups, further intensifying the struggle for a society without exploitation.

Can you give us 3 songs that represent the spirit of the event?

Εξασμένη Προφητεία
Το Μεγάλο Σπίτι

www.youtube.com/watch?v=s-bpnevYhZM&t=12s&ab_channel=%CE%9E%CE%A0official

ΑΝΤΙ.. - Σταμάτα να Μιλάς για Θάνατο

https://www.youtube.com/watch?v=YE6ftjL1-Y&ab_channel=lia.v

Υστερία
Ποτέ Μην Χαθείς

https://www.youtube.com/watch?v=_R8mozWtSww&ab_channel=LittleSurrealist

A D.I.Y EXPERIENCE 2

RABASTOCK

Le Rabastock reste le secret le mieux gardé du Tarn. Chaque mois de juillet, sans comm', 8000 personnes se réunissent sur deux jours au beau milieu d'un champ. C'est totalement gratuit, bienveillant et familial. Non vous ne rêvez pas, ces îlots de liberté existent encore ! La recette : du tout-gratuit, des rampes de skates faites maison, des scènes musicales avec une prog' inattendue, des stands de restauration généreux, et une certaine idée du vivre ensemble.

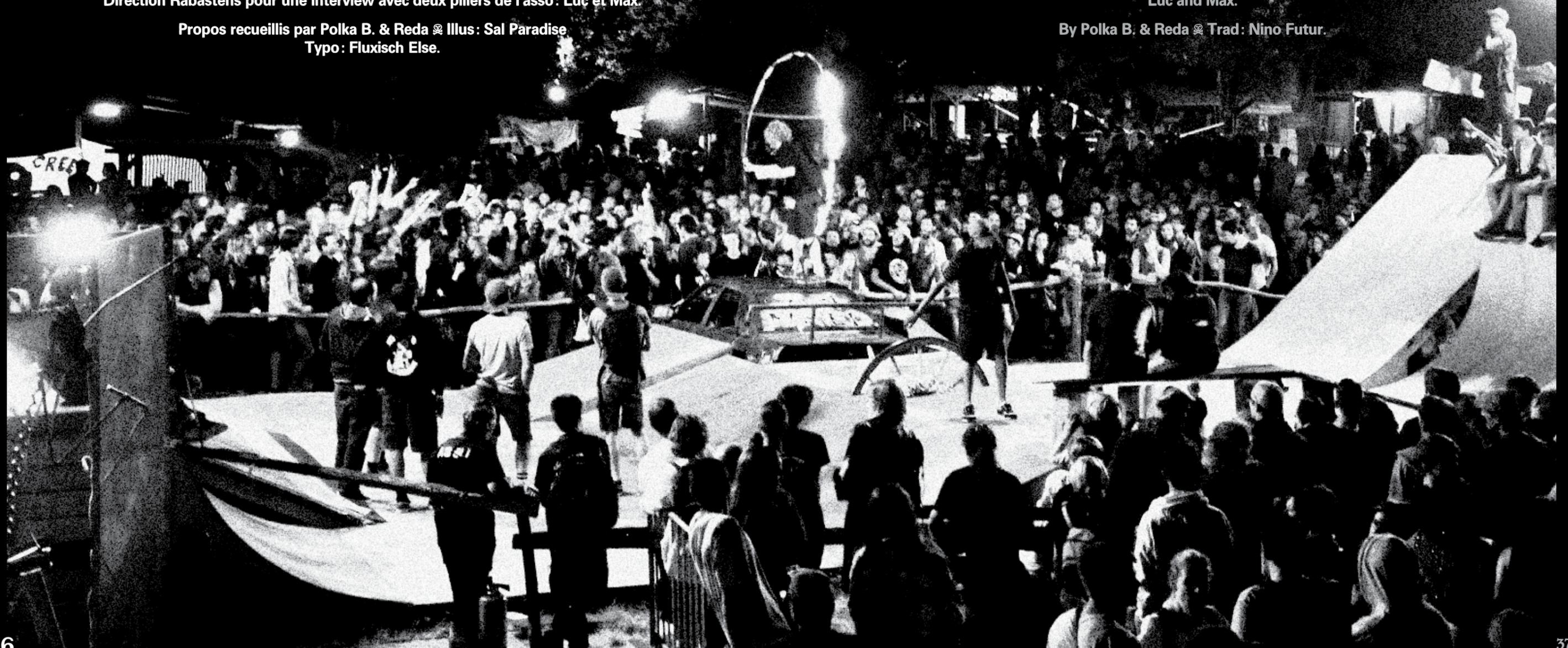
Direction Rabastens pour une interview avec deux piliers de l'asso : Luc et Max.

Propos recueillis par Polka B. & Reda @ Illus : Sal Paradise
Typo : Fluxisch Else.

Rabastock remains the best kept secret from Tarn. Every July, without any communication, 8000 people gather for two days in a field. It's totally free, congenial and family-friendly. You're not dreaming, these islands of freedom still exist! The recipe is here: a free entrance, DIY skate ramps, music lives with an unexpected line-up, generous food stands, and a certain idea of living together.

Let's head straight to Rabastens for an interview with two pillars of the association: Luc and Max.

By Polka B. & Reda @ Trad: Nino Futur.



C'était des scènes en palette, avec trois

Pouvez-vous nous parler de « l'avant-Rabastock » ? Quel était le contexte ?

Luc: Wow, ça remonte ! C'était il y a 18 ans...

Max: On avait un pote en commun du nom de Max. Avec beaucoup de fils d'agriculteurs, on se retrouvait dans de grands hangars. Ils squattaient et répétaient avec leur groupe de musique. Mais pour se produire, il n'y avait rien. Alors, ils organisaient eux-mêmes des concerts dans de grands vergers. Avant de monter l'asso, ils avaient déjà fait deux concerts... C'était des scènes en palette, avec trois packs de bières qui se battaient en duel !

La génératrice était directement branchée sur des prises de force de tracteur ! Tu vois le délire... Destroy ! Le nom de leur groupe c'était ODD Hangover. On était tous de la même génération. C'était ça ou rien.

Avant la toute première édition de 2006, c'était vraiment le désert...

Comment se passaient les réunions ? C'était la guerre. On était censés être 15. La plupart du temps on était 3 ! Max a tenu la baraque...

L'objectif, c'était de toujours faire mieux.

Surtout qu'on parlait de zéro. On se servait des erreurs des années précédentes pour progresser...

packs de bières qui se battaient en duel.

Dès la 3e année, on a commencé à développer le côté restauration. Le bar pareil. Nous avec l'asso Astuss, on arrive à peu près à ce moment-là pour ramener l'aspect skate. On avait fait des rampes avec du parquet... et bien failli foutre le feu au champ avec le disqureuse ! Mine de rien, de plus en plus de gens venaient au concert. Genre 400 personnes. Pour nous c'était énorme !

Et en 2010, vous accueillez près de 8000 personnes sur le week-end ! Qu'est ce qui s'est passé pour exploser la jauge à ce point en si peu de temps ?

Les gens se sont passés le mot. On a même arrêté de communiquer ! On ne pouvait pas accueillir plus. Mais le grand changement c'est en 2013, quand le père d'un pote nous propose d'utiliser son champ. De nous poser gratuitement et de façon pérenne, pour organiser sur place tous les ans. On a pu investir et fabriquer des structures qui pouvaient rester sur site. On s'est développé comme ça jusqu'en 2019.

Le problème c'est que les structures n'étaient pas aux normes. On a du tout détruire. Donc pas d'édition 2019... Et après... c'était le COVID !

En fait le Maire était ok pour nous subventionner, à condition que l'on se mette aux normes. Mais c'était trop compliqué. Donc en 2019 et 2020, pas de Rabastock.

Can you tell us about the "pre-Rabastock" context ?
Luc: Wow, that's a long way back ! 18 years ago...

Max: We had a mutual friend named Max. With a lot of farmers' sons, we gathered in big hangars. They were squatting and rehearsing with their band. But there was nowhere to perform. So, they would organize concerts themselves in orchards. Before setting up the association, they had only done two concerts... They were a pallet stage, with three packs of beer !

The generator was directly connected to tractor power take-offs ! You see the thing... Destroy ! The name of their band was ODD Hangover. We were all from the same generation. It was this or nothing.

Before the very first edition in 2006, it was just a desert...

How were the meetings ?
It was war. We were supposed to be 15. Most of the time there were 3 of us ! Max held the thing...

The goal was to always do better.

Especially since we were starting from scratch. We used the mistakes of previous years to progress...

From the 3rd year, we started to develop the catering side. The bar. With the Astuss association, we arrived around that time to bring the skate aspect. We had made ramps with parquet... and almost set fire to the field with the angle-grinder ! Without realizing it, more and more people came to the concert. Like 400 people. For us it was huge !

And in 2010, you welcomed nearly 8,000 people over the weekend ! What happened to explode the gauge to this point in such a short time ?

People spread the word. We even stopped the communication ! We couldn't accommodate more. But the big change was in 2013, when a friend's father offered us to use his field. To settle in for free and permanently, to organize on site every year. We were able to invest and build structures that could stay on site. We worked like that until 2019.



Ce qu'il faut dire, c'est que pendant des années, tout était au nom de Max. Alors qu'on était en mode free total... Et il a pris tous les risques en prenant la responsabilité sur son dos. Il était dans un truc inconditionnel, tout ça sans faire le chef. On lui doit beaucoup. Une orga ne tient vraiment pas à grand chose... Car quand il s'est retiré, on s'est un peu retrouvés comme des cons !

Vous êtes dans un mode de fonctionnement collégial ?
Exact ! On a un peu vieilli, on réfléchit plus aux choses (Rires).

Ce qui fait la particularité du Rabastock, c'est la gratuité. Malgré le succès du festival, vous vous êtes toujours acharnés à refuser toute entrée payante. Vous pouvez nous en parler ?
Le Rabastock est à but non lucratif, en particulier vis-à-vis du public. C'est le principe de base depuis le début.

On est une bande de têtes de mule. Cela nous aurait bien aidé de faire au moins du prix libre ! Mais non... Pour toute la team, c'était mort !

Par contre, c'est le bar et la restauration qui financent en partie l'activité du festival Pour que cela soit gratuit, il faut jouer le jeu !

Il n'y a pas de food truck non plus. Pas de rapport marchand. En fait, le seul truc qu'on tolère sur site, c'est le merch des groupes.

En réalité, le festival survit surtout grâce aux dons tout au long de l'année. C'est le soutien des gens qui permet au Rabastock d'exister.

Quels sont les principes de bases du Rabastock ?
L'accessibilité à tous. Le fait de fonctionner à prix coûtant. De faire les choses soi-même.

On revendique ce truc de grande fête populaire où les gens se mélangent. Avec plusieurs générations, des skateurs, des rugbymans... C'est la vie normale. On doit vivre ensemble même si on est différents. C'est aussi une des réalités de la campagne.

Et pour ça, la bouffe est centrale. Ça rassemble énormément. Notre armée de cuisiniers a fait ses preuves. Tout Rabastens vient manger ! Peu importe la prog. On voit les papys, on voit tout le monde ! Ils ne restent pas forcément aux concerts, mais au moins ils passent !

Mon voisin à 70 ans. Il n'a rien à voir avec nous. Mais il a fini par venir cette année ! Il m'a dit : « C'était bien mais... il y avaient des gens incroyables ! Des garçons habillés en fille, des filles seins nus... Je pensais que ça n'existait plus depuis les hippies ! C'était super ! ». Il a halluciné mais il a trouvé ça cool ! Le mec est sorti de chez lui et il a kiffé. C'est ça qu'on veut.

Vous avez déjà pensé à arrêter ? Qu'est ce qui vous a motivé à revenir pour organiser une nouvelle édition en 2021 ?

Arrêter, c'est aussi détruire du lien. C'est le ciment de notre bande de potes. Boire des bières, ce n'est pas suffisant. On veut faire des choses ensemble, relever ce gros challenge ! On est dans l'action. Alors si il n'y pas plus ça...

C'est comme un groupe de musique ! Sauf qu'on a qu'un seul concert dans l'année (Rires). Le Rabastock c'est un truc central dans



Rabastock is non-profit, especially with regard to the public.

The problem is that the structures were not up to standard. We had to destroy everything. So no 2019 edition... And then... COVID !

In fact, the Mayor was okay with subsidizing us, providing that we comply with the standards. But it was too complicated for us. So in 2019 and 2020, no Rabastock.

What must be said is that for years, everything was in Max's name. While we were in free mode... And he took all the risks by taking the responsibility on his back. He was in an unconditional thing, without acting like a boss. We owe him a lot. An organization really doesn't hold on to much... Because when he retired, we found ourselves like idiots !

Are you in a collegial mode of operation ?
Exactly ! We've gotten a bit older, we think a little more (Laughs).

What makes Rabastock so special is that it's free. Despite the festival's success, you've always been determined to refuse any paying entry. Can you tell us about it ?
Rabastock is non-profit, especially with regard to the public. That's been the basic principle since the beginning.

We're a bunch of obstinated people. It would have helped us to at least have a donation entry ! But no... For the whole team, it was not possible !

On the other hand, it's the bar and the catering that partly finance the festival's activity.

If it has to be free, you have to play the game !

There are no food trucks either. No commercial relationships. In fact, the only thing we tolerate on site is the bands' merch.

In reality, the festival survives mainly thanks to donations throughout the year. It's people support that allows Rabastock to exist.

What are the basic principles of Rabastock ?
Accessibility to all. Operating at low price. Doing things by yourself.

We claim this thing from a big popular party where people gathers. With several generations, skaters, rugby players... It's normal life. We have to live together even though our differences. It's also the reality of the countryside.

And for that, food is central. It brings people together. Our army of cooks has proven itself. All the village come to eat ! No matter the program. We see grandpas... everyone ! They don't necessarily stay for the concerts, but at least they come !

My neighbor is 70 years old. He has nothing to do with us. But he finally came this year ! He told me : " It was good but... there were incredible people ! Boys dressed like girls, topless girls... I thought

ma vie. J'en ai fait mon métier. J'ai monté des toilettes sèches et j'ai fini régisseur.

C'est beaucoup de taf, mais c'est carrément jouable. De toute façon on est tous seuls ici ! On y va et on s'en fout. On est totalement décomplexés.

Pour que cela soit drôle, on s'oblige à être plus sérieux. À faire les choses bien.

Sur l'aspect skate, vous aviez un exemple en tête? C'est assez inhabituel de fabriquer ses propres rampes sur un festival de musique!

On lisait le mag Trasher. On regardait aussi des VHS du début des années 2000. Les américains mixaient déjà contests de skate et concerts de punk. Ce n'était pas un exemple mais je pense qu'inconsciemment, cela nous a influencé. Je pense surtout qu'on avait pas le temps de réfléchir aux subventions. On était une grosse bande de skateurs. On était nuls, on ne savait pas faire de module, mais on était chauds. On avait du temps et de la motivation ! Il fallait le faire là, ici et maintenant.

On a pas trop parlé de la prog ! Comment choisissez-vous les groupes?

Cela n'a jamais cessé d'évoluer. Au départ on décidait tous ensemble. Mais c'était l'enfer. En plus on a des goûts de chiotte!

J'avais pris l'habitude de programmer sur la scène skate. Et on a fini par dédier la prog de la grande scène à moins de personnes. Il faut faire confiance ! Mais cela bougeait tout le temps. Pour l'esprit de la prog, j'ai une vision simple : les grands festivals programment tous plus ou moins la même chose. Au Rabastock le festival est gratuit ! Alors créons de la surprise sans pour autant tomber dans l'expérimental. En gros : on veut faire venir des groupes surprenants qui restent fédérateurs. Des groupes incroyables existent, il faut saisir cette opportunité.

Sans oublier la contrainte budgétaire ! (Rires)

Cette année : 3500€ de prog' pour 20 groupes ! Qui dit mieux ?

Vous nous racontez une anecdote qui vous a marqué sur le festival?

Ah oui ! Le meilleur objet trouvé : un fauteuil roulant électrique ! Dans un fossé !

Ça vaut une blinde et c'est hyper lourd !

Le gars a mis plus d'une semaine à nous contacter pour le récupérer. En fait, il venait avec de Rabastens. Il était bourré et ses potes l'ont ramené en fin de soirée. Laisant le fauteuil sur place...

Ah oui et 2016 : l'année de l'orage ! Les concerts avaient eu lieu quand même après une apocalypse de malade. Les gens pensaient rentrer chez eux, et ils se sont quand même tapés les concerts dans des litres de boue !

Comment voyez-vous l'avenir du festival ? Vous voulez grossir ?

Non ! 8000 sur le week-end c'est le max. On ne veut absolument pas grandir. C'est très bien comme ça.



that hadn't existed since the hippies !! It was great ! ". He was shocked but he found it cool ! The guy came out of his house and he loved it. That's what we want.

Have you ever thought about giving up ? What motivated you to come back to organize a new edition in 2021 ?

Giving up also means destroying bonds. It's the cement of our group. Drinking beers is not enough. We want to do things together, take on this big challenge ! We're into action. So if there's not more of that...

It's like a music band ! Except we only have one concert a year (Laughs). Rabastock is a central thing in my life. I made it my job. I started setting up dry toilets and ended up as a stage manager.

It's a lot of work, but it's totally parcticable. Anyway, we're all alone here ! We go and we don't care. We're totally uninhibited.

To be more fun, we forced ourselves to be more serious. To do things right.

On the skateboarding aspect, did you have an example ? It's quite unusual to make your own ramps in a music festival !

We were reading Trasher magazine. We were also watching VHS tapes from the early 2000s. The Americans were already mixing skate and punk concerts.

It wasn't an example but I think that unconsciously, it influenced us. I think above all that we didn't have time to think about subsidies.

We were a group of skaters. We were rubbish, we didn't know how to make good modules, but we were keen. We had the time and motivation ! We had to do it, here and now.

We haven't talked that much about the lineup ! How do you choose the bands ?

It never stopped evolving. At first editions we all decided together. But it was a pure hell. We had shitty tastes !

I got used to programming the skate stage. And we ended up dedicating the lineup of the "main" stage to fewer people. You have to trust ! But it was always changing. For the spirit of the lineup, I have a simple vision : the big festivals all program more or less the same bands. At Rabastock the festival is free ! So let's create a surprise without falling into experimental stuff. Basically : we want to bring in surprising bands that remains accesible. Amazing bands exist, we must seize this opportunity.

Without forgetting the budgetary constraint ! (Laughs)

This year : €3,500 of budget for 20 groups ! Can you beat that ?

Can you tell us an anecdote that marked you within the festival ?

Oh yes ! The best after-festival item we found : an electric wheelchair ! In a ditch !

It's worth a fortune and it's really heavy !

The guy took over a week to contact us to get it back. In fact, he came from Rabastens. He was drunk and his friends brought him back at the end of the evening. Leaving the wheelchair there...

And 2016 : the year of the storm ! The concerts had taken place after a crazy apocalypse. People thought they were going home, and they still had to go through the concerts in liters and liters of mud !

How do you see the future for the festival ? Do you want it to grow ?

No ! 8000 people over the weekend is the maximum. We absolutely do not want to grow. It's very good like that.

Les interviews de Myrtille et la chocolaterie

Kings and queens de la scène squat européenne, aussi performants pour rendre fou le public pendant leur concert que pour organiser un after digne de ce nom, Deadwood vient de France mais joue partout. Ambiance cave enfumée, forêt marécageuse, vieille fête foraine en fin de nuit, à toi de choisir mais attention les yeux et les oreilles !

Propos recueillis par Myrtille ☺ Illustrations : BecBec.
Typo : P22 Mackinac Pro & Ruddy.

Je vous ai vus pour la première fois dans un festival de cirque en Catalogne, et j'avais déjà croisé votre nom sur des affiches de l'ADM à Amsterdam. Vous êtes écoutés en Italie comme en Allemagne. Vous avez construit votre musique sur les routes ? Vos albums donnent la sensation qu'à partir de votre formation de base vous élargissez les sonorités, en faisant jouer des personnes rencontrées en tournée peut-être ?

Jérémy On écrit beaucoup sur la route, on a toujours fait ça.

Violette Le premier album on l'a enregistré dans le camion.

J. J'avais juste l'ordi, la carte son et un micro. On enregistre dans plein d'endroits et de contextes différents. Il y a la fraîcheur, tu enregistres comme tu peux.

V. En studio c'est quelqu'un qui t'enregistre ...

J. ... alors que dans le camion, on est juste entre nous, il n'y a pas de tierce personne qui intervient. C'est là où tu réfléchis le moins.

V. Et ça nous permet aussi d'enregistrer les copains.

J. Souvent avec les potes quand on a envie d'essayer un truc ensemble j'enregistre direct dès qu'on se branche, sans le dire, puis je regarde ce qui sort en premier, la plupart du temps c'est ça que je garde. Deadwood ça a toujours été un vaste terrain d'expérimentation, une excuse pour enregistrer les potes et monter des morceaux.

D'abord un trio, puis un solo, puis encore un trio voix/guitare/machines, vous êtes un groupe à formation variable qui devient maintenant Brass Band avec des cuivres, des vents, de la batterie, de la contrebasse et de l'accordéon. Comment est arrivée cette envie d'agrandir le groupe ? Quels sont les profils des musiciens avec qui vous jouez maintenant ?

J. Quand j'avais le solo on s'est rencontré avec Violette puis on a passé un an ou deux à enchaîner les concerts. Au début elle avait un morceau, puis deux, on a écrit au fur et à mesure.

Concernant le Brass Band, ça a commencé pendant le covid avec une copine qui nous a demandé de faire un live sur internet comme ça se faisait à ce moment-là. On était réticents mais on a

DEADWOOD

Kings and queens of the euro squat scene, as good at driving crazy their audience as they are at organizing diabolical after-parties, Deadwood comes from France but plays everywhere. Hazy basement atmosphere, swampy forest or old funfair at dawn, it's up to you to choose but watch your eyes and ears !

Comments collected by Myrtille ☺ Translations by Nino Futur.
Typo : P22 Mackinac Pro & Ruddy.



fini par le faire plusieurs fois, en invitant des potes pour jouer différents morceaux. C'était un vieux rêve de jouer avec tout l'orchestre derrière, un peu à la Tom Waits, de faire rencontrer deux univers, le jazz et le rock'n'roll, le blues New Orleans et nous.

C'était mon rêve de mixer les cuivres et le rock n'roll [...]

V. On l'avait déjà fait une fois avant pour le spectacle Extrémité du Cirque Inextrémiste. C'était mon rêve de mixer les cuivres et le rock'n'roll, c'est une forme assez idéale. Les musiciens c'est des méga jazzeux, pas mal de Paris, ils ne viennent pas du rock. Le saxophoniste Rémy est une pointure du jazz, il nous a écrit les arrangements du Brass Band.

J. En avril on a fait deux dates tous ensemble en Espagne avec trois jours de résidence au milieu. C'était la première fois qu'on faisait des répêts au complet ! Après c'est des accords simples donc d'habitude ils se briefaient entre eux puis on fonctionne avec des signes, mais bon c'était à l'arrache. C'est là que Rémy a réécrit les parties de tout le monde ...

V. ... avec son clavier maître, le 'saint synthé', et son casque. Il avait ramené son imprimante pour nous donner les partitions papier. On était quand même dans un endroit où il pleuvait à l'intérieur de la salle de répêt, il y était dès 5h du matin pour qu'on ait nos partitions imprimées quand on arrivait ! Donc oui on aimerait jouer plus avec le Brass Band, j'adore, c'est mon truc préféré au monde, mais ça arrive très rarement. On le fait par chez nous parce que tout le monde habite autour mais on l'a très peu joué ailleurs. La plupart du temps on joue à trois, plus les copains de passages pour quelques morceaux.

J. On va essayer de démarcher un peu pour l'année prochaine. Mais il faut s'y prendre en avance avec tous les agendas, c'est une grosse logistique d'être 10, les frais de route sont un peu élevés, et si on veut essayer de payer tout le monde ... On n'a jamais trop demandé l'argent de la culture mais il y a plein de lieux où tu peux demander des

résidences, être un peu aidé.

C'est juste des dossiers à remplir et on est un peu mauvais dans tout ce qui est parallèle à la musique, le merch, les clips ...

V. On adore jouer mais à la fin on n'a pas de cd à vendre. Un moment on a eu des t-shirts et des sweats sérigraphiés, des badges, des stickers, des cd, des vinyles... C'est parti en 2j parce qu'on a tout donné ! On avait même des super sweats réfléchissants.

J. Pour te faire voir de loin quand tu marches sur l'autoroute.

Axel Qu'on n'ait pas à changer de sweat si on doit changer une roue !

On sent que ça apporte aussi une possibilité plus grande pour naviguer entre les styles, le vôtre étant dur à définir, de punk-techno à psycho-blues, de rock-noise à la bande son de freak show. Après un premier album vinyle solo de Jérémie sur le label Gamette Noire, vous sortez en 2017 l'album II, entre dark-techno et garage-punk. Puis en 2020 arrive le double album Daydream, avec les musiciens du Brass Band, et Nightwalk, version plus sombre et underground de son double. Musicalement vous évoluez constamment, quel est l'univers qui vous inspire ? Comment est-ce que vous arrivez à garder une cohérence avec toutes ces influences différentes ?

J. On n'y a pas du tout réfléchi.

V. Quand je t'ai posé la question dans la voiture tout à l'heure, tu m'as répondu « on s'en fout » ! On a calculé que ça faisait 17 ans que le groupe existe, on a juste envie de toucher à tout, sans être ancrés dans

I saw you for the first time at a circus festival in Catalonia, and already come across your name on posters at the ADM in Amsterdam. You are listened in Italy as well as in Germany. Did you build your music though the road ? Your albums give the impression that you broaden your sound, by inviting people you met on tour to play ?

Jérémy We write a lot on the road, we've always done that.

Violette We recorded the first album in the van.

J. I just had my computer, the sound card and a microphone. We recorded in lots of different places and contexts. It's fresh, you can record whenever you want.

V. In the studio, it's generally someone that records you...

J. Whereas in the van, it's us, there's no other intervening. You can think less about it.

V. And it also allows us to record our friends.

J. Often with our friends when we want to try something together I record directly as soon as we connect, without saying it, then I see what comes out first, most of the time that's what we keep. Deadwood has always been a vast experimentation field, an excuse to record our friends and make tracks together.

Firstly as a trio, then a solo project, then another voice/guitar/machine trio, you are a band with variable formation that is now becoming a Brass Band with brass, winds, drums, double bass and also accordion. How did this desire to expand the band come about ? What are the profiles of the musicians you play with now ?

J. When I was solo, I met Violette and then we spent a year or two doing concerts. At the beginning she had one song,

then two, we wrote as we went along.

Concerning the Brass Band part, it started during covid with a friend who asked us to do a live on the internet as it was all of a thing at that time. We were reluctant but we ended up doing it several times, inviting friends to play different songs. It was an old dream to play with the whole orchestra behind, a bit like Tom Waits, to bring together two worlds, jazz and rock'n'roll, New Orleans blues and us.

V. We had already done it once before for the show at Extrémité du Cirque Inextrémiste. It was my dream to mix brass band and rock'n'roll, it's a pretty ideal form. The musicians are mega-jazzers, quite a few from Paris, they don't come from rock culture. The saxophonist Rémy is a big name in jazz, he wrote arrangements for the Brass Band.

J. In April we did two gigs all together in Spain with a three-day rehearsal in the middle. It was the first time we did full rehearsals ! Afterwards it's simple scales so they usually brief each other and then we work with signs, but well it was rough. That's when Rémy had to write everyone's parts...



un style particulier. Il y a des vieux qui kiffent, des enfants qui kiffent, d'autres qui trouvent qu'au début ça fait peur puis qui s'y retrouvent à un moment donné. On s'est retrouvés en teuf techno à se faire qualifier de musique acoustique parce qu'on joue avec des vrais instruments.

J. Il y a aussi eu le moment au j'étais seul puis tu es arrivée et les gens disaient « c'est chelou maintenant qu'il y a la fille ».

V. C'était hyper trash ce moment-là. Il y a plein d'endroits où ils n'étaient pas habitués à voir une fille dans un groupe, ou s'il y a une fille il fallait absolument que ce soit engagé, féministe. A mon premier concert avec les Cherry Banana and the Splits dans le Nord Pas de Calais, le patron du bar ne m'a pas adressé la parole. C'est seulement après le concert qu'il m'a accepté parce qu'il m'avait vu jouer. C'était un repère de bikers, il n'y avait que des hommes dans le public et des hommes sur scène, le classique. Avec Deadwood, il y a des fois où les gens parlent directement à Jérémy pour parler de mon matériel. Maintenant j'en n'ai plus rien à foutre mais au début j'étais super timide.

Vous êtes des habitués de l'ADM, du festival Circusbende, on a vu certains d'entre vous jouer avec le Cirque Inextrémiste et le Wall of Death ... D'où vient votre lien avec le monde du cirque ? Vous composez aussi pour des spectacles ?

V. A la base je faisais le catering pour la compagnie de cirque Le Cheptel Aleikoum sur le spectacle Le Repas, puis un jour j'ai chanté dans un boeuf et ils m'ont dit que je pourrais vivre de ça. Donc au final j'ai arrêté le catering et j'ai commencé à chanter en trio avec Rémy au saxophone, qui avait écrit toute la musique de spectacle, et Matthias au soubassophone, qui est aussi avec nous dans le Brass Band. C'était mes débuts avant de rejoindre Jérémy, qui lui vient du Cirque BAM. La toute première fois qu'on s'est rencontré c'était en jouant pour un cabaret sur un festival du cirque Galapiat en Bretagne, puis on a commencé à bosser ensemble pour un spectacle de la compagnie de bascule La Grosse B.

J. C'était génial, une espèce de comédie musicale d'Alice au pays des merveilles dans un flipper géant. C'était hyper dark, Alice ne

se réveillait pas mais restait à l'intérieur du flipper pour toujours, une sorte d'allégorie de soirée infernale.

V. En les voyant répéter pour la première fois je me suis dit que c'était trop ça que j'avais envie de faire dans la vie : accompagner en musique des spectacles.

Et puis il y a le Cirque Inextrémiste qui est super important pour nous. On

V. With his master keyboard, the 'holy synth', and his headphones. He had brought his printer to give us the music scores. We were still in a place where it was raining inside the rehearsal room, he was there from 5am so that we would have our scores printed when we arrived! So yes we would like to play more with the Brass Band, I love it, it's my favorite thing in the world, but

it happens very rarely. We do it at home because everyone lives nearby but we have very rarely played it elsewhere. Most of the time we play as a trio, plus friends who come by for a few songs.

J. We're going to try to book a bit for next year. But you have to plan ahead with all the diaries, it's a big logistical task to be 10, the travel expenses are high, and if you want to try to pay everyone... We've never asked too much, but there are plenty of places where you can ask for residencies, get a bit of help. It's just forms to fill out and we're a bit bad at anything that's parallel to music, merch, clips...

V. We love playing but in the end we don't have any CDs to sell. At one point we had screen-printed shirts and sweatshirts, stickers, CDs, vinyls... It was all done in 2 days because we gave it our all! We even had great reflective sweatshirts.

J. To make you visible from afar when you're walking on the motorway.

Axel We don't have to change our sweatshirt if we have to change a wheel!

We feel that it also brings a greater possibility to navigate between styles, yours being hard to define, from punk to techno to psycho-blues, with a bit of noise rock as a freak show soundtrack... After a first solo vinyl album by Jérémy released on Gamette Noire, you released the album II in 2017, between dark-techno and garage-punk. Then in 2020 came the double album Daydream, with the musicians from the Brass Band, and Nightwalk, a darker and underground version of it. Musically you are constantly evolving, what are the things that inspires you the most? How do you manage to maintain consistency with all these different influences?

J. We didn't think about it at all.

V. When I asked you the question in the car earlier, you answered me "we don't care"! We figured out that the band exists for 17 years, we just want to try everything, without being anchored in a particular style. There are old people who love it, children who love it, others who find it scary at first but who find themselves in it at a certain



habite ensemble avec Yann, le directeur de la compagnie. Avec lui on a fait la bande son d'Extrémité, spectacle avec un tractopelle, puis d'Extreme Night Fever, un bal-cirque autour de la fin du monde. C'est à ce moment-là qu'on a commencé Deadwood. Et maintenant on tourne avec Exit, spectacle avec une montgolfière, Jérémy au piano et moi au chant.

Vous faites également partie de l'organisation du festival Grizzzt dans le Loire-et-Cher. Quesako? L'occasion de faire jouer à domicile un best-of de vos coups de cœur?

- J. Grizzzt c'est le son du faux-contact, d'un jack mal branché.
- V. A Saint-Agil, là où on habite avec le Cheptel Aleikoum, il y avait un festival fanfare et cirque qui s'appelait Pouet. Ils ont arrêté après 10 éditions et on s'est alors demandé quel était le son du rock'n'roll: on a conclu Grizzzt. C'est un festival cirque et rock'n'roll, sans subventions, on a fait 5 éditions pour l'instant. Moi je fais la

programmation, Jérémy le son, et Axel est référent du Cluster Club. Référent after c'est pas rien, très important!

- J. On avait joué avec le Brass Band la lère année, cette année on a fait Deadwood plus invités.
- V. On fait jouer des supers copains, on aime bien faire des choses ensemble et créer des surprises à ce moment-là. C'est toujours dur de faire venir les voisins et les gens proches, mais on a eu plein de copains d'Amsterdam et toujours eu des super moments. Un festival de cœur.

Dites-moi tout, c'est quoi la morning routine de Deadwood en tournée?

- J. La salutation au soleil et le footing, même si je t'y ai pas vu hier matin... On essaie d'aller se coucher quoi.
- A. Faire de la musique encore. On se retrouve avec nos instruments, entre nous, on en n'a plus rien à foutre. On fait juste de la musique pour nous.

point. We found ourselves at techno party being called acoustic music because we play with real instruments.

- J. There was also the moment when I was alone and then you arrived and people said "it's weird now that there's a girl".
- V. That was really harsh. There are lots of places where they weren't used to see a girl playing in a band, or if there was a girl it absolutely had to be a committed feminist. At my first concert with Cherry Banana and the Splits in North of France, the bar owner didn't speak to me. It was only after the concert that he accepted me because he had seen me onstage. It was a biker hangout, there were only men in the audience and on stage, the classic shit. With Deadwood, there are times when people speak directly to Jeremy to talk about my equipment. Now I don't give a damn but at the beginning I was super shy.

You are regulars guest at the ADM, Circusbende festival, and have seen some of you perform with the Cirque Inextrémiste and the Wall of Death... Where does your connection with the circus world come from? Do you also make music for circus shows?

- V. At first I was doing the catering for the circus company Le Cheptel Aleikoum on their show « Le Repas », then one day I sang in a jam session and they told me I could make a living from that. So in the end I stopped catering and started singing in a trio with Rémy on the saxophone, who had written all the music for the show, and Matthias on the sousaphone, who is also with us in the Brass Band. That was my debut before joining Jérémy, who comes from Cirque BAM. The very first time we met was when we were playing for a cabaret at a Galapiat circus festival in Brittany, then we started working together for a show by the rocking company La Grosse B.
- J. It was great, a kind of Alice in Wonderland musical in a giant pinball machine. It was super dark, Alice didn't wake up but stayed inside the pinball machine forever, a sort of allegory of a hellish evening.
- V. When I saw them rehearsing for the first time, I told myself that this was what

I really wanted to do in life: accompany shows with music.

And then there is the Cirque Inextrémiste which is super important for us. We live together with Yann, the director of the company. With him, we made the soundtrack for « Extrémité », a show with a backhoe loader, then for « Extreme Night Fever », a circus dance about the end of the world. That's when we started Deadwood. And now we're touring with « Exit », a show with a hot-air balloon, Jérémy on the piano and me singing.

You are also part of the organization of the Grizzzt festival in Loire-et-Cher. What's that? The opportunity to have your favorites playing at home?

- J. Grizzzt is the sound of a defective contact, of a badly connected and damaged jack.
- V. In Saint-Agil, where we live with the Cheptel Aleikoum, there was a fanfare and circus festival called Pouet. They stopped after their 10th edition. And then we wondered what the sound of rock'n'roll was: we concluded Grizzzt. It's a circus and rock'n'roll festival, without subsidies, we've done 5 editions so far. I do the programming, Jérémy the sound, and Axel is the Cluster Club referent. After party referent is not nothing, very important!
- J. We played with the Brass Band the first year, this year we did Deadwood plus guests.
- V. We had great friends playing, we like to do things together and create surprises at that time. It's always hard to get neighbors and close people to come, but we had lots of friends from Amsterdam and always had great times. It's a festival of heart.

Tell me everything, what's Deadwood's morning routine while touring?

- J. Sun salutation and jogging, even though I didn't see none of you there yesterday morning... We try to go to sleep.
- A. Making music again. We get together with our instruments, between us, not giving a damn anymore. Just making music for ourselves...



Le street-workout : un esprit libertaire.

« J'les emmerde. Il faut vivre quoi. La liberté, la liberté, la li-ber-té! » scande MC Jean Gab'1, fidèle à son verbe acide, bien qu'adouci par ce chocolat chaud scellant notre rencontre en ter-ter familial. À part ce point commun, un grand écart de muscles nous sépare : ceinturé comme un I, des biceps en forme de pop-corn, à 57 ans, l'ancien rappeur, Charles de son prénom, est ce que j'aime appeler un « passeur de libertés ». Voguant et prêchant la bonne parole sur les aires de street workout, celle de pouvoir faire du sport « quand on veut, où on veut, comme on veut ». La discipline serait-elle un eldorado sportif libertaire ?

Texte et Illus par Momo Tus. ✂ Typo : BuenaParkJF & Inika.

Un corps en quête de liberté.

Le Paris dominical s'éveille à peine que mes yeux goûtent au ballet apaisant des monstres métalliques sortant de Gare du Nord - Hugo TSR dans les écouteilles. À quelques mètres des rails, se mêle une tuyauterie de barres géométriques et vertes fluo, éveillant mon amour sportif ludique. Je sens alors le poids de mon corps serré, que mes deux essuies-glaces de Smart en guise de bras tentent de soulever à la barre. Puis, la tête en bas, digne de Spider Cochon, j'expérimente des acrobaties plus que douteuses sur les parallèles.

Quand nos mains sont palmées, ancrées solidement sur le sol,

quand nos mains sont serres, arrimées à la barre, du terrien à l'aérien, le poids de notre corps refait soudainement surface. Le street-workout nous fait prendre conscience de cette résistance corporelle contre laquelle notre force peut s'exercer. Je souris à l'écoute des mots imagés de Charles : « Tu marches pas comme si t'as été piqué par des abeilles. T'as une souplesse, t'as un truc à part ». Sentir le poids de notre corps en mouvement est une sensation presque primitive, que l'on en vient à oublier, sédentaire. Ce corps, cette coquille, qu'on déplace, qu'on soulève, qu'on tord, quotidiennement, pourtant.

Quand Charles me parle de « faire un corps », un nuage de pensées me traverse. Le corps musclé fascine, du Magnum au Twix, du bulldozer Schwarzenegger au sec et saillant Brad Pitt. Le sociologue Guillaume Vallet évoque une « fabrique du muscle », injonction de la société face au « capitalisme des vulnérabilités ». Un corps sain et fort, mobile et flexible, qui permettrait à l'individu de faire face aux aléas de la vie. Une ressource maîtrisable renvoyant une image de réussite. Un capital « muscle », qui s'accumule et qui crée de l'insatisfaction permanente. Le travail et le sacrifice étant le salut. No pain, no gain... Le corps est sur-sacralisé pour résoudre les problèmes.

Alors que mes zygomatiques se musclent à l'écoute de la gouaille de Charles, un rappel est primordial : « Le street-workout, c'est pas de l'gym, d'la muscu ou d'la callisthénie. Les Jean-Eudes qui commencent à peupler nos aires ils ont rien compris ». Le Jean-Eudes est à la recherche de la mise en scène de soi performante, calibrant sa série de muscle-ups à la vue de tout quidam. Or, le street-workout, c'est à sa guise et à son rythme. Pas de machines aspergées cent fois par jour de produit ou de selfie « post-workout » de biceps à la Popeye. La pratique rompt avec la culture sportive de la performance, au profit du plaisir. « Y'a de la liberté là-dedans. J'fumais des oinjs, j'étais dans ma bulle » confie l'ancien rappeur, à deux doigts de débiter un 16.

Street workout : a libertarian spirit.

“Fuck them. You have to live, what. Freedom, freedom, li-ber-ty!” chants MC Jean Gab'1, a french rapper, faithful to his acidic verb, although softened by this hot chocolate sealing our meeting in a familiar district. Apart from this common point, a big gap in muscles separates us: belted like an I, biceps shaped like popcorn, at 57 years old, the former rapper, Charles by his first name, is what I like to call a “passer of freedoms”. Sailing and preaching the good word on the street workout areas, that of being able to do sport “when you want, where you want, how you want”. Could street-workout be a libertarian sporting Eldorado ?

Text and Draws by Momo Tus.

A body in search of freedom.



Sunday Paris is barely waking up when my eyes taste the soothing ballet of the metal monsters coming out of Gare du Nord - Hugo TSR in the ears. A few meters from the tracks, a piping of geometric and fluorescent green bars mixes, awakening my playful sporting love. I then feel the weight of my tight body, which my two Smart windshield wipers as arms try to lift to the bar. Then, upside down,

worthy of Spider Pig, I experiment with more than dubious acrobatics on the parallels.

When our hands are palms, firmly anchored to the ground, when our hands are tight, attached to the bar, from terrestrial to aerial, the weight of our body suddenly resurfaces. Street workout makes us aware of this bodily resistance against which our strength can be exercised. I smile when I listen to Charles's colorful words: “You don't walk like you've been stung by bees. You have flexibility, you have something special.” Feeling the weight of our body in motion is an almost primitive sensation, which we come to forget, sedentary. This body, this shell, that we move, that we lift, that we twist, daily, however.

When Charles talks to me about “making a body”, a cloud of thoughts crosses my mind. The muscular body fascinates, from Magnum to Twix, from the Schwarzenegger bulldozer to the lean Brad Pitt. The sociologist Guillaume Vallet talks about a “muscle factory”, an injunction from society to face a “vulnerability capitalism”. A healthy and strong body, mobile and flexible, which would allow the individual to face the hazards of life. A controllable resource reflecting an image of success. A “muscle” capital, which accumulates and creates permanent dissatisfaction. Work and sacrifice being salvation. No pain, no gain... The body is over-sacralized to solve problems.

As my zygomaticus muscles tighten

listening to Charles's cockiness, a reminder is essential: “Street workout is not gymnastics, bodybuilding, nor calisthenics. The Jean-Eudes who are starting to populate our areas, they don't understand anything.” Jean-Eudes is looking for a high-performance self-presentation, calibrating his series of muscle-ups in full view of any passerby. However, street workout is done at his own pace. No machines sprayed a hundred times a day with product or post-workout selfies of Popeye-style biceps. The practice breaks with the sports culture of performance, in favor of pleasure. “There's freedom in that. I smoked weed, I was in my own bubble,” confides the former rapper, on the verge of starting a 16.

Démerde-toi avec deux cailloux.

Exit les cagoulés du spot de Bercy qui ont défrayé la chronique - « Ils sont le cancer de notre sport juste pour du TikTok, c'est pas un truc de prison, merde » précise-t-il. La fable du street-workout demeure oscarisée au milieu des années 90 de par des racines prétendument carcérales façon Prison Break - en réalité pompé du côté des stakhanovistes de l'activité physique, les Russes. C'est pourtant dans les quartiers dits « défavorisés » que la discipline construira sa philosophie avec le charpenté Hannibal for King. Ce dernier ne cessera de prôner une fibre politique: sortant de prison et sans ressources, le street-workout répondait à son besoin d'exercer son corps librement et créativement, sans un sou, matériel ni salle.

Car « Le street-workout, c'est dehors », rappelle, le doigt tendu, Charles. Pendue aux barres parallèles, les fesses à quelques centimètres du sol, j'ai le luxe de pouvoir fixer les nuages et la cime des arbres. Puis, juste l'horizon de la ville, scruté d'un regard ludique, détournant mes excursions urbaines en partie de Super Mario. « Qu'est-ce que je peux foutre avec ce banc ? » ou encore, hagard sur une aire d'autoroute, le corps momifié après cinq heures de go-fast, à la recherche de quoi décrasser la carcasse. Ni une ni deux, mes mains finissent par s'agripper au bateau pirate de l'aire de jeux des mioches. Cette quête fait partie du plaisir. Me voilà à redécouvrir les villes où je suis de passage, « à la recherche du spot perdu ».

« Avec deux cailloux, faut te démerder pour faire quelque chose. Et j'te dis pas de les soulever, ça c'est de la muscu ! » m'avertit Charles de ses sourcils froncés. Apprendre à saisir, détourner, et à se réapproprier l'espace public. « Faire au mieux, avec le moins ». La créativité sportive, c'est aussi ce qui émerge quand il y a des limitations, précepte du Do It Yourself. Le street-workout, c'est aussi ça: offrir l'opportunité à chacun.e, dans un espace libre et à l'air libre, de penser comment détourner ses limites corporelles - et non les dépasser. Contrairement à d'autres sports, il n'est pas question de préjuger de ce qu'un

corps peut faire ou ne pas faire. Peu importe l'âge, le genre, le handicap. Un corps pied de micro ou deux bras cotons tiges. Chacun.e imagine l'utilisation qu'il.elle peut faire de cette structure ludique. Je me souviendrais toujours de ma rencontre avec Alex sur le spot, aux bras gargantuesques recouverts de gribouillis, qui tirait ses 80 kilos de corps ankylosé par un fauteuil roulant.

« Tu fais juste avec tes limites » me glisse Charles, les yeux tournés vers la vitre de la brasserie, pensif. On divague un peu. On parle de passé, de futur. De jeunesse, de vieillesse. « Je me dois d'être en forme pour mes enfants. C'est mon huile de jouvence. Le truc avec le street-workout, c'est que au moins t'es pas foutu à un certain âge ». On parle de patates de forains avec Charles, ancien boxeur et lutteur. Des corps qui se blessent, qui se tordent. Qui se démolissent. Je me perds alors dans les méandres de ces corps qu'on détruit par le sport. Et si la clé, c'était juste « de bien vieillir » ?



Make it your own with two stones.

Exit the hooded men of the parisian Bercy spot who made headlines - "They are the cancer of our sport just for TikTok, it's not a prison thing, damn it" he specifies. The fable of street-workout remains "oscar-winning" like, due to supposed penitentiary roots, Prison Break style - in reality, copied from the Stakhanovites of physical activity, the Russians. However, it is in the so-called "disadvantaged" neighborhoods that the discipline will build its philosophy with the well-built Hannibal for King. The latter will never stop advocating a political fiber: coming out of prison and without resources, street-workout responded to his need to exercise his body freely and creatively, without a penny, equipment or gym.

Because "Street workout is outside," Charles reminds us, pointing his finger. Hanging from the

parallel bars, my buttocks a few centimeters from the ground, I have the luxury of being able to stare at the clouds and the treetops. Then, just the city skyline, scrutinized with a playful gaze, diverting my urban excursions into a game of Super Mario. "What the hell can I do with this bench?" or, lost on a motorway rest area, my body mummified after five hours of go-fast, looking for something to clean the carcass. Not thinking twice, my hands end up clinging to the pirate ship in the kids' playground. This quest is part of the fun. Here I am, rediscovering the cities I pass through, "looking for the lost spot."

"With two stones, you have to figure out how to do something. And I'm not telling you to lift them, that's bodybuilding!" Charles warns me with his furrowed brows. Learning to seize, divert, and reclaim public space. "Do the best you can, with the least". Sporting creativity is also what emerges when there are limitations, a precept of Do It Yourself. Street workout is also about that: offering everyone the opportunity, in a free space and in the open air, to think about how to divert their bodily limits - and not exceed them. Unlike other sports, there is no question of prejudging what a body can or cannot do. No matter the age, gender, or disability. A body microphone stand or two arms cotton buds. Everyone imagines the use they can make of this fun structure. I will always remember meeting Alex on the spot, with his gargantuan arms covered in scribbles, who was pulling his 80 kilos of stiff body in a wheelchair.

"You just do what you can" Charles whispers to me, his eyes turned towards the window of the brasserie, thoughtful. We digress a little. We talk about the past, the future. Youth, old age. "I have to be in shape for my children. It's my oil of youth. The thing with street workout is that at least you're not screwed at a certain age." We talk about KO punches with Charles, a former boxer and wrestler. Bodies that get injured, that twist. That demolish themselves. I then get lost in the twists and turns of these bodies that we destroy through sport. And what if the key was just "aging well"?

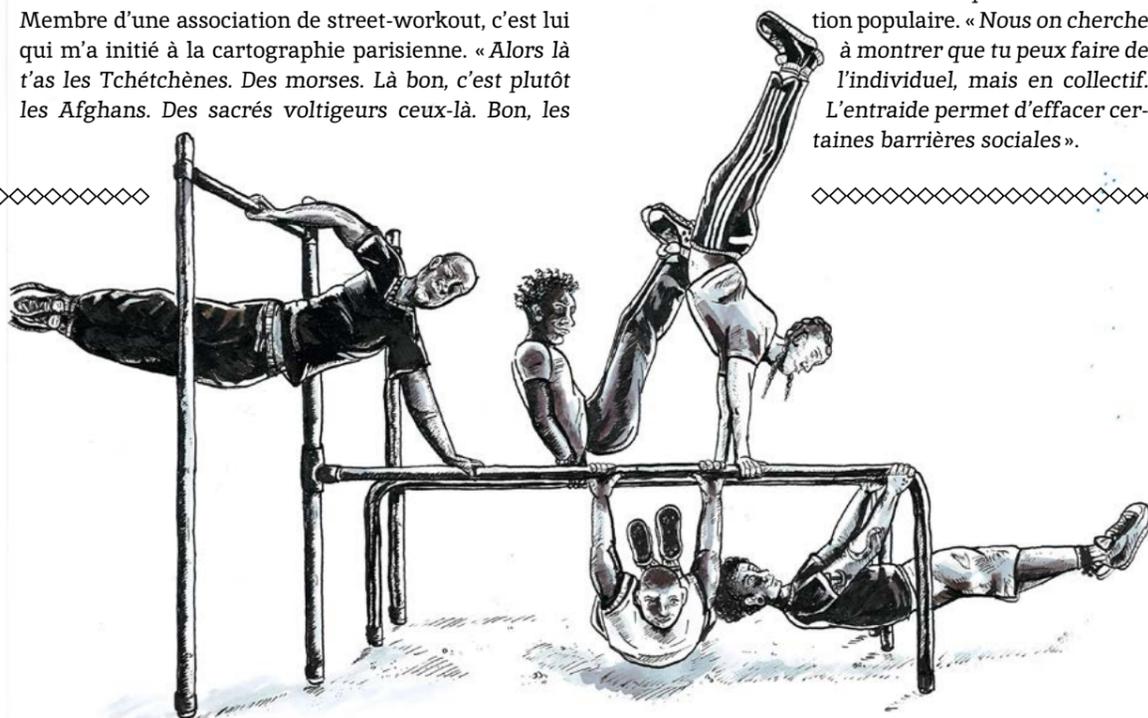
Un espace de sociabilités.

Yves, lui, l'a bien compris. Yves a des yeux bleus d'acier, entourés de pattes droites et bien rasées de militaire côtoyant l'anarchie d'une barbe de trois jours. « Une allure de schmit » me dira-t-il. Les épaules carrés, c'est vrai qu'à 63 balais, Yves a une dégaine à la 36 quai des Orfèvres. Retraité, mon doute n'est toujours pas levé sur son passé. À chaque fois qu'on se croise, on parle de pavé volant, de popote politique et de mafia corse. Car le spot de street-workout, c'est aussi ça. Les gens se croisent et se recroisent, s'entremêlent. Comme les barres. Les visages se reconnaissent et les langues s'assouplissent. Les gens se parlent et se fédèrent.

« Comme c'est gratos et accessible à tous, le spot a une capacité de faire se réunir une pluralité de profils. On a des chômeurs, des cadres, des jeunes des cités d'à côté, des vieux... Et les femmes aussi, sont de moins en moins intimidées » me glisse Yves, avec lequel on disserte sur l'attribut masculin de la force musclée. Membre d'une association de street-workout, c'est lui qui m'a initié à la cartographie parisienne. « Alors là t'as les Tchétchénes. Des morsés. Là bon, c'est plutôt les Afghans. Des sacrés voltigeurs ceux-là. Bon, les

Antillais, des baraques bien huilées ». Ici, sur notre ter-ter du 18ème, terre de migrations, les cadres tirent autant sur la barre que des réfugiés. De la froideur du regard distancié à la chaleur des mots échangés, des corps habituellement séparés se rapprochent. Issouf, originaire d'Érythrée, me bredouillera un jour ce sésame magique : « Can you show me ? ».

Un espace de transmission de savoir-faire, mais aussi de savoir-être. « On fait ce qu'on veut, mais pas n'importe quoi » - l'index bodybuildé de Charles se lève à nouveau. La tradition veut qu'on salue les personnes présentes en arrivant. On n'inonde pas les oreilles du dernier Kaaris. Se réapproprier l'espace urbain oui, mais dans le respect de chacun.e. Il y a des codes. Les pratiquants revendiquent une forme d'appartenance à une communauté avec des valeurs. Des collectifs se tissent et s'auto-organisent, comme l'association d'Yves se revendiquant de l'éducation populaire. « Nous on cherche à montrer que tu peux faire de l'individuel, mais en collectif. L'entraide permet d'effacer certaines barrières sociales ».



Une liberté... en danger?

L'opportunité de s'affranchir d'un cadre institutionnel, réglementaire ou temporel, cristallise l'esprit ludique de la pratique. Mais, à mesure que le street-workout se popularise, ses contours se brouillent : l'arrivée des gymnastes Jean-Eudes notamment, qui peuvent apporter des rapports de domination. L'expression même de callisthénie - Kallos (beauté) et Stéhnos (Force) en grec - étant plébiscitée face au côté dépréciatif que pourrait

revêtir « street workout ». Effaçant de facto ses valeurs sociales et libertaires, au profit de l'esthétique et de la force. Ou encore l'institutionnalisation de la pratique. Trois fédérations mondiales ont vu le jour, et se tirent la bourre à vouloir « vendre », autant aux politiques publiques qu'aux services de coaching personnalisés. Charles fait la moue : « À partir du moment où c'est obligé, je le fais pas. C'est une as-treinte. On perd notre liberté. » A bon entendeur...

A space for sociability.

Yves, he understood it well. Yves has steely blue eyes, surrounded by straight, clean-shaven military sideburns, rubbing shoulders with the anarchy of a three-day beard. « A schmit look » he tells me. Square shoulders, it's true that at 63, Yves has a look like 36 quai des Orfèvres (French police HQ). Retired, my doubts about his past have still not been dispelled. Every time we meet, we talk about flying paving stones, political cooking and the Corsican mafia. Because the street-workout spot is also that. People cross paths and recross paths, mingle. Like bars. Faces recognize each other and tongues become more flexible. People talk to each other and unite.

« Since it's free and accessible to everyone, the spot has the capacity to bring together a plurality of profiles.

We have the unemployed, executives, young people from the neighboring cities, old people...

A freedom... In danger?

The opportunity to free oneself from an institutional, regulatory or temporal framework, crystallizes the playful spirit of the practice. But, as street workout becomes popular, its contours blur: the arrival of Jean-Eudes gymnasts in particular, who can bring relationships of domination. The very expression of calisthenics - Kallos (beauty) and Stéhnos (Strength) in Greek - being acclaimed in the face of the derogatory side that « street workout »

Yves tells me, with whom we discuss the masculine attribute of muscular strength. A member of a street-workout association, he's the one who introduced me to Parisian cartography. « So there you have the Chechens. Walruses. Well, there are more Afghans. Those are some real acrobats. Well, the West Indians, well-oiled shacks. » Here, on our 18th arrondissement district, a land of migrations, executives pull on the bar as much as refugees. From the coldness of the distant look to the warmth of the words exchanged, bodies that are usually separated come together. Issouf, originally from Eritrea, will one day mumble this magic sesame to me : « Can you show me ? »

A space for transmitting know-how, but also know-how-to-be. « We do what we want, but not just anything » - Charles's body-built index finger rises again. Tradition dictates that we greet those present upon arrival. We don't flood the ears with the latest Kaaris - a French rapper. Reclaiming urban space yes, but with respect for everyone. There are codes. Practitioners claim a form of belonging to a community with values. Collectives are formed and self-organize, like Yves' association claiming to be a popular education organization. « We try to show that you can do things individually, but collectively. Mutual aid helps to erase certain social barriers. »

And women too, are less and less intimidated.

the playlist of...



Gaëtan aime brouiller les pistes, tordre les styles musicaux et les mélanger avec Rémi, son fidèle binôme à la batterie. Sur scène pas de place au doute: les Rotofil Khonaar brûlent les dancefloors, d'un savant mélange de culture teuf et keupon, quelque part entre noise, math rock et bass music!

Mais côté backstage, le «Gaëtan Rotofil» reste une espèce mystérieuse. Et si le fait de gueuler dans un micro restait le meilleur moyen de préserver l'intimité d'un jardin secret aux portes à-jamais fermées? Heureusement, et comme toujours, Karton est dans la confidence d'une playlist perso totalement inédite!

Gaëtan likes to blur the lines, twist musical styles and mix it with his faithful partner on drums: Rémi. On stage there is no doubt: Rotofil Khonaar are burning up dancefloors, with their clever mix of electronics and punk culture, somewhere between noise, math rock and bass music!

Backstage, the "Gaëtan Rotofil" remains a mysterious specimen. What if yelling into a microphone remained the best way to preserve the privacy of a secret garden with forever closed doors? Fortunately, and as always, Karton is unlocking a completely new personal playlist!—By Polka B.

Le morceau qui te rappelle ton adolescence?

The song that reminds you of your teenage years?

Nirvana – *Stay Away*

Le morceau que tu ne peux plus du tout supporter?

The song that you can't stand anymore?

System Of A Down
Toxicity

Le morceau que tu écoutes en cachette?

The song you listen to secretly?

Shakira – *Estoy aquí*
(MTV Unplugged)

Le morceau qui te rappelle le plus les longs trajets de van en tournée?

The song that reminds you long van days on tour?

Tricky – *Overcome*

Ton morceau de rap FR préféré?

Your favourite french rap song?

KDD – *Qui tu es?*

La chanson susceptible de te faire pleurer (d'émotion) instantanément?

The song that is able to make you cry (emotionally) immediately?

Analís Morissette
Thank you

Dans la peau d'un DJ, le morceau -toutes musiques confondues- que tu passerais pour être (à peu près) sûr que tout le monde danse DIRECT?

As a DJ, the song -all music combined- that you would pass to be (more or less) sure that everyone dance directly?

House of Pain – *Jump Around*

Le morceau non-punk ou non-DNB que tu aimerais beaucoup reprendre?

The non-punk song, or non-DNB you would love to make a cover?

Joe Dassin
Siffler sur la colline

Tes trois morceaux préférés de 2024?

Your three favorite songs in 2024?

Krav Boca – *Heretic*

Calcine – *Amnesic*
Bound by Endogamy – *Autoreduction*

La chanson qui t'a mise le plus de frissons en concert?

The song that gave you the most chills in concert?

Fishbone – *Sunless Saturday*

Le morceau que tu voudrais passer à ton enterrement?

The song you want at your funeral?

Nuttea – *Who dem a try fi test*

KRAV BOCA & ADM PRESENTS:

UNDERDOGS

AMSTERDAM

EDITION
IN A.D.M.

AT GROENE
VELD

FESTIVAL #02



ALL THE BENEFIT OF THE CONCERT WILL CONTRIBUTE TO "HELP FOR DUNKERQUE" ASSOCIATION: TO HELP & SUPPORT REFUGEES IN GRANDE-SYNTHÉ (FRANCE)

H18 SPONTY
E SIMADI SATURDAY PENNY 8€
(PUNK-RAP, THESSALONIKI)

12 APRIL
KRAV BOCA (PUNK-RAP, TOULOUSE)
2025
ADM NOORD COMMUNITY PROJECT
BUIKSLOTERMEERDIJK 95, 1027 GE, AMSTERDAM
TWINZ (RAP, PARIS)
INBRANDERS (PUNK, AMSTERDAM)

